21me Année

Février 1934



Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE
■ PHILOSOPHIE ■



SOMMAIRE

CHRONIQUE

NOTES, COMPTES RENDUS



REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° : **5** fr. **Étranger : 6** fr. **50**

N° 159. 21me Année. Février 1934.

Cahiers du Sud

Tome XI. — 1er Semestre 1934.

Théodore Francis Powys

Théodore Francis Powys, dont les *Cahiers du Sud* publient dans ce numéro un conte tiré de *Fables*, naquit à Shirley, dans le Derbyshire, en 1875. Il ne faut pas le confondre avec ses frères de réputation déjà mondiale, John Cowper, et Llewelyn. Au contraire de ceux-ci, de John Cowper surtout, il est à peu près complètement inconnu en France. Le seul texte traduit que je connaisse est un conte, *John Pardy et les Vagues,* paru dans le seizième cahier de *Commerce,* en 1928. Peut-être existe-t-il d'autres traductions, mais l'auteur lui-même, consulté, a si peu souci du destin actuel de ses œuvres, qu'il n'a pu préciser quel conte avait paru, ni où. Seul, *Le Mois,* cette entreprise d'exhaustion des actualités, a signalé la parution de *Unclay,* un de ses derniers romans. J'ajoute que je dois à mon ami F. R. Leavis, le distingué directeur de la jeune revue *Scrutiny,* de connaître T. F. Powys depuis quelques années.

En Angleterre, T. F. Powys ne jouit pas non plus d'une très vaste réputation. Certes, il a publié de nombreux ouvrages depuis la fin de la guerre. Mais sa modestie, son amour de la solitude, lui ont interdit toute publicité tapageuse, toute agitation littéraire ou mondaine, de quelque nature qu'elle soit. Il ne fait partie d'aucun cénacle, ne visite aucun club, ne donne pas de conférences, ne dédicace pas ses livres chez les libraires. Ce fils de pasteur s'accommode de l'austérité

d'une vie retirée à la campagne, loin des « intellectuels », intimement mêlé à la vie des villageois qui l'entourent, dans un petit îlot de l'Angleterre rurale qui garde encore — qui sait pour combien de temps ? — la rusticité de mœurs traditionnelles inscrites sur un rythme étrangement savoureux. Comme tant de grands écrivains anglais du passé, T. F. Powys, dans sa retraite d'East Chaldon, près de Dorchester, cette ville morte du comté de Dorset, poursuit paisiblement son œuvre, sans autre ambition que de faire passer dans ses écrits la sublimation artistique de son expérience et de ses rêveries. Aussi le range-t-on, en Angleterre, parfois avec un léger sourire entendu, parmi les écrivains « ruraux ». Thomas Hardy, aussi bien, est un écrivain « rural ».

Mais la raison de cette méfiance où on le tient est bien plus profonde. Elle peut s'expliquer, brièvement, si on dissipe le malentendu entre Powys et ses lecteurs. Après avoir catalogué Powys parmi les écrivains « ruraux », il s'ensuit naturellement, pour le lecteur candide, qu'il *doit* être un écrivain « réaliste ». Or, le réalisme de Powys est des plus déconcertants. Il ressemble fort peu à ce qu'on entend habituellement par ce terme. Car le réel qu'il nous offre, on le trouve, ou bien trop cru, trop décourageant, trop affreux (Oh, les paysans ne sont pas comme ça... il y a autre chose... — genre d'objection que l'on fit à Maupassant, par exemple) — ou il est difficile de l'accepter pour du réel tout pur, sans alliage. Tout à coup, et sans que nous nous soyons aperçus d'un lent travail de préparation (ce qui vexe toujours le lecteur candide), voici que nous quittons le plan du réel *réel,* et qu'on nous invite, par exemple, à passer à celui de l'allégorie. Et la bonhomie souriante, tendre ou apitoyée, de cet homme qui n'a jamais perdu son sang froid une seule seconde, nous semble une moquerie. Le lecteur candide se refuse à croire à tant de malice, et ne veut pas être la dupe d'une si amère vérité.

D'autre part, les thèmes dont use T. F. Powys sont en parfaite harmonie avec son dédain amusé de l'originalité. Les grands thèmes universels lui suffisent : l'amour, la soif des richesses, la mort, entre autres, car ces trois maîtresses préoccupations n'ont pas fini d'inquiéter les hommes — et c'est bien leur façon de réagir en face de chacune d'elles qui constitue le plus

précieux d'eux-mêmes. A chacun son genre de folie — comment aimer, jouir et mourir, puissants ressorts, source éternelle d'agitation...

Les personnages, par suite, sont des mécanismes très simples, bien loin en apparence, de l'ambitieuse complexité psychologique ou morale des consciences « modernes ». On les dirait donnés tout d'une pièce une fois pour toutes, et leur conduite est toujours conforme à ce que nous savons déjà d'eux.

Ingénus ou rusés, cruels ou sympathiques, ce sont tous des âmes simples, un peu primitives, lentes à évoluer, à se décider, à prendre conscience de leurs désirs. Riches ou pauvres, maîtres ou serviteurs, pasteurs ou bedeaux, ils aiment, possèdent et meurent sans se départir de cette candeur persistante qui les fait céder si totalement, et sans qu'intervienne le moindre scrupule objectif, à leurs impulsions les plus profondes, aux moments essentiels de leur vie...

Le style, enfin, sans éclat, sans verroterie, sans effets extérieurs, est d'une sobriété telle qu'il dissimule sous cette apparente pauvreté les richessse verbales et rythmiques les plus singulières. Le ton reste objectif, celui du conteur qui n'a pas honte de l'être, et, par là même, témoigne d'un art consommé. On s'aperçoit vite qu'un tel style est un miracle perpétuel. Nous reconnaissons cette noblesse et cette simplicité savoureuses: c'est celles de la Bible, et nous songeons aussi à Bunyan. Mais, bien entendu, ce n'est ni la Bible, ni Bunyan. T. F. Powys est parvenu à se forger un style personnel, harmonieux, équilibré, qui pourrait bien le ranger au nombre des grands écrivains anglais de tous les temps.

T. F. Powys est actuellement en pleine possession de sa forme. Il a déjà donné quelques contes qui sont de purs chefs-d'œuvre, et qui font de lui un maître parmi les *short-story writers*. Mais sa technique aussi bien lui permet d'aborder avec le même succès le long roman. Il est peu d'Anglais cultivés pour contester que *Le Bon Vin de Monsieur Weston* ne soit un des ouvrages les plus significatifs de la littérature contemporaine. Il ne peut être question dans cette brève présentation, d'examiner tous les éléments du génie si particulier de T. F. Powys, ni d'en étudier l'évolution. Son paganisme assez désolé, et cependant teinté d'un humour qui n'exclut jamais la bonté, peut

paraître anachronique et plus désespéré qu'il n'est en réalité. Peut-être, en raison de sa clairvoyance débonnaire, mais au fond amère, le lecteur a-t-il vaguement peur de T. F. Powys. On n'échappe pas, dans une certaine mesure, à l'envoûtement d'une œuvre qui porte la magie d'un style comme sorti du fond des temps, et cependant très actuel. Il faut voir là une preuve indéniable de l'importance de cet écrivain, ami du mystère et du silence, qui poursuit sereinement sa méditation dans la solitude pluvieuse et parfumée d'une très vieille province anglaise.

Henri FLUCHÈRE.

Les principaux ouvrages de T. F. Powys sont :

The Left Leg 1918	*Fables* 1927
Innocent Birds 1920	*Mr Weston's Good Wine* 1928
Black Bryony 1923	*Kindness in a corner* 1930
Mr Tasker's Gods 1925	*Unclay* 1931
Mockery Gap 1925	*The Two Thieves* 1932

Je signale le court, mais utile essai de William Hunter, paru à la *Minority Press*, Cambridge, *The Novels and Stories of T. F. Powys*.

Le Chien et la Lanterne

Il y avait une fois un chien très sage, qui suivait chaque jour aux champs son maître le berger.

Là, le chien accomplissait honnêtement sa tâche, qui était de faire bonne garde, de veiller sur les moutons, et d'obéir à son maître en toutes choses.

Le chien, dans sa prime jeunesse, avait été dressé par son père, une bête prodigieuse, que le berger tenait en si haute estime, que lorsque le vieux chien mourut, M. Poose lui-même entreprit la tâche de former le jeune chien et de lui apprendre à se bien tenir.

Le bon berger jugea parfois nécessaire de le corriger doucement, mais le fait se produisit assez rarement car le jeune chien se mit si bien à la besogne qu'il devint rapidement d'une grande habileté dans l'art de ramener les moutons au bercail, même s'ils s'étaient égarés très loin à travers les dunes.

Tout le temps que durèrent les leçons, le chien ne se montra jamais négligent ni paresseux. Pourtant, dans ses moments de loisir, il gambadait et folâtrait aussi gaîment que n'importe lequel de ses semblables, quoique parfois il préférât rester couché, immobile, en contemplation devant les merveilles de la nature.

Ses ancêtres, qui avaient si longtemps et si fidèlement servi l'homme, avaient aussi transmis à ce chien une sagesse qui dépassait de beaucoup la sagesse de ses pareils et, pour cette raison, son esprit avait de bonne heure pris goût aux sujets graves, goût qui s'accentua avec les années, et le conduisit à méditer par exemple sur l'existence du diable, de Dieu le père et du Fils de l'Homme.

Le chien se couchait souvent auprès de la cabane du berger, et, tandis que son maître le croyait endormi, il réfléchissait en réalité, se demandant quel genre de personnage pouvait être ce Dieu dont lui avait parlé son père. Le pauvre chien croyait toujours qu'une fois ou l'autre une lumière viendrait briller devant lui, et

lui dirait la vérité, afin que les doutes, qui parfois affligeaient son esprit, pussent être dissipés. Et, en attendant, pour se préparer au grand évènement de sa vie (la venue du Christ) évidemment la plus miraculeuse vision que puisse avoir qui que ce soit, le chien vivait ainsi qu'un brave chien doit vivre, en résistant à toutes les tentations du mal qui l'assaillaient. Et même quand son maître quelquefois oubliait de l'enchaîner dans son chenil, il prenait la chaîne entre ses dents et faisait un tel tapage que M. Poose quittait sa chambre éclairée et son écuelle de bouillon de poule, pour sortir auprès du chien et le rattacher. Alors le chien le flattait et lui léchait les mains, sentant que son maître lui avait rendu le plus grand service en fixant la chaine à son collier et en le préservant ainsi du mal.

Ce bon chien s'était si bien discipliné à supporter les ennuis de ce monde qu'il acceptait même avec patience, jusqu'à la dernière limite, les provocations des autres chiens. Il se contentait de les regarder parfois d'un petit air renfrogné, en leur montrant les dents, si le défi était trop brutal.

Un jour d'hiver, le chien était couché auprès de la cabane de son maître, espérant qu'il lui serait donné de voir Dieu de ses propres yeux. C'était un jour de vent et de froid. Les furieuses bourrasques qui balayaient les champs, déferlaient en brusques ouragans de pluie contre le corps de M. Poose, le berger, qui préparait le bercail pour son troupeau.

Dans le but de se protéger de son mieux contre l'orage, M. Poose avait entouré son chapeau d'un solide cordon et l'avait noué sous son menton. Il avait aussi enroulé de la paille le long de ses jambes, afin de rester au sec dans la boue et sous la pluie. Tandis qu'il transportait les claies d'un endroit à un autre, il semblait livrer bataille à plus d'un ennemi. Le brouillard, en gros nuages, roulait sur lui, de sorte que, par moments, sa personne était complètement cachée aux regards, et de nouveau elle apparaissait, bataillant, les claies sur le dos, et, quand le vent chassait le brouillard, on l'apercevait très nettement et même ses culottes rapiécées étaient visibles quand le vent soulevait sa veste.

L'après-midi s'écoulait, et le chien ayant reçu l'ordre de son maître, courut sur la dune pour ramener les moutons au bercail qui était prêt à les recevoir. Cependant, une partie du troupeau n'avait pas quitté

le bercail, car le temps des naissances était arrivé. M. Poose y donnait ses soins, tandis que le chien s'étendait de nouveau près de la cabane. M. Poose prodigua ses soins à une brebis en travail, et puis, après avoir rapporté un agneau égaré à sa mère, il donna des bottes de foin parfumé à tous ses moutons. Tandis que le chien suivait des yeux le berger et le voyait debout, solitaire (avec une contenance marquée de cette noblesse que donne un labeur constant) il fut envahi d'une ferveur mystique, et se souvenant que son père lui avait dit une fois que lorsqu'il y penserait le moins il verrait Dieu, il se figura soudain que Dieu n'était autre que son maître M. Poose.

De toutes façons M. Poose semblait répondre à la description que son père lui avait faite au sujet de Dieu. Car son père ne s'était-il pas faufilé dans l'église et n'y avait-il pas vu sur le vitrail un visage qui ressemblait très exactement à celui d'un très honnête berger? Quel dommage que son père soit mort avant d'avoir le temps de parler davantage religion à son fils, ce qu'il aurait sûrement fait, plus en détail, s'il avait été épargné un peu plus longtemps. Mais jamais une seule fois le jeune chien, après avoir entendu ces instructions, n'avait permis aux mauvais instincts de sa vraie nature de prendre le dessus en lui, et il souhaitait si possible aimer le monde entier.

Il ne passait jamais à côté d'un petit enfant sans lui permettre de toucher, de caresser son poil rugueux, car il avait entendu dire à son père que Jésus-Christ aussi avait été jadis un enfant. Et une fois, quand le jeune Tommy était tombé à la rivière, dans son désir de devenir un petit poisson, le chien de M. Poose sauta à l'eau, et comme il était bon nageur, ramena l'enfant sain et sauf.

A peu près au milieu du temps des naissances, celles des brebis qui n'avaient pas encore mis bas, avaient l'occasion de s'aventurer très loin sur les hautes dunes et quand le moment arrivait de les ramener à l'étable, le berger ordonnait au chien d'aller les chercher. Celui-ci aurait terminé cette tâche tout à son honneur, mais malencontreusement une des brebis qu'il conduisait (le chien était beaucoup trop bien dressé pour jamais les presser) tomba par hasard dans un petit fossé et se cassa les deux pattes.

Le chien qui connaissait son devoir, gémit lamentablement, et resta auprès de la brebis mourante jusqu'à

ce que M. Poose arriva pour voir ce qui se passait. Il comprit qu'il n'y avait rien à faire et il l'égorgea avec son couteau.

« Voilà vraiment, pensa le chien, Dieu Tout Puissant puisqu'il sauve ou détruit à sa guise. »

M. Poose transporta la brebis morte jusqu'à sa cabane et la plaça à une petite distance de façon à pouvoir dépecer la carcasse au moment voulu. M. Poose alla ensuite revoir ses brebis, et comme rien ne nécessitait sa présence et ses soins, et qu'un ouragan de pluie approchait, il appela son fidèle chien et entra dans la cabane, désireux de se reposer un peu, avant de porter le foin au troupeau, et de le mettre en sûreté pour la nuit. M. Poose s'étendit sur une peau de mouton et bientôt s'endormit profondément.

Le Malin, ainsi qu'on le dit, se fait un plaisir de jeter le discrédit sur un brave homme, et il advint par l'entremise de Satan que le fermier Told (auquel appartenait le troupeau de moutons dont M. Poose avait la garde) traitait ce même jour un de ses amis à une table tôt servie.

Quiconque a entendu causer de riches fermiers, chez eux ou ailleurs, a dû remarquer qu'ils ont la bouche pleine de vantardises, non pas au sujet de leurs bonne actions, (ce qui serait déjà assez déplaisant, si tant est qu'ils aient de bonnes actions à leur actif dont s'enorgueillir) mais au sujet des prouesses de leurs domestiques, de leurs richesses, de leurs enfants mal élevés, de leur magnifique conduite des affaires, et ainsi de suite.

Pendant que le dîner était encore servi (dîner composé d'une grosse pièce de viande et de pâtés en croûte) l'ami de M. Told, le beau fermier Lord, avait proclamé, bruyant et vantard à son habitude, quel bon berger il avait à son service et quelles constantes attentions il prodiguait au troupeau. M. Told répliqua, disant que, par Dieu, il croyait que son berger Poose était bien le meilleur des deux hommes. Les voix se firent plus fortes dans la vaste salle de la ferme de la Grange. Le porto et l'eau-de-vie brûlante enflammaient ces messieurs. Le fermier Lord cogna du poing sur la table, et Told affirma avec force jurons que, quelle que soit l'heure, où lui, ou tout autre, irait voir le troupeau, ils seraient sûrs de trouver le berger Poose surveillant ses moutons. Une fois ou l'autre, une bête pou-

vait naturellement mourir, cependant aucune n'était morte d'un accident imprévu depuis que Poose était berger.

Les fermiers burent verre sur verre, car on consommait plus d'alcool dans cette seule maison que dans tout le village réuni.

Levant son verre à demi-plein d'eau-de-vie, le fermier Lord fit le pari que s'ils allaient jusqu'au troupeau du voisin Told, ils surprendraient le berger Poose à dormir, bien chaudement dans sa cabane, et ne se préoccupant pas plus de ses brebis que si elles avaient été à mille lieues de lui. M. Told, avec un gros rire, tint le pari, qui était de cinq guinées. De son côté, il affirma que Poose serait au bercail, s'occupant des moutons, attentif à leurs besoins et leur prodiguant ses soins.

Les deux hommes se levèrent pour aller voir qui gagnerait le pari. La panse pleine et le visage écarlate, chaussés de grosses bottes et de guêtres, ils ne se souciaient pas des flaques de boue et du terrain épais et gluant qu'ils foulaient pesamment sous leurs pieds. Au bout d'un moment, ils atteignirent le parc aux moutons, où le fermier Told avait parié qu'ils trouveraient le berger. Seuls les moutons y étaient.

Chemin faisant, les fermiers avaient maudit la terre avec de bruyants et retentissants jurons, cette terre dont ils avaient de tout temps âprement saisi tout ce qu'elle pouvait rendre, grâce au labeur des autres.

« Ces champs maudits s'écriaient-ils, ne sont que des mares bourbeuses où plus d'un brave homme peut trimer toute sa vie pour rien. Au diable le sot qui les a faits! Ce n'est que pâtée à chien tournée à l'aigre! et comment un pauvre fermier peut-il en tirer sa subsistance ! »

Le fermier Lord, découvrant qu'il n'y avait aucun berger au bercail, s'appuya contre une claie et se mit à rire de tout son cœur tandis que son voisin Told allait et venait rageusement au milieu des moutons...

Quand le Malin s'est mis en tête d'accabler un pauvre homme, la nature qui est parfois le grand capitaine de Satan, vient en aide à ses desseins, et il en arriva malheureusement ainsi. Au moment où M. Poose quitta son troupeau, tout allait bien, mais peu après il arriva qu'une brebis commença à mettre bas et elle aurait eu besoin à cet instant de l'aide secourable de quelqu'un.

Mais elle n'en reçut aucune dans ses efforts, car le fermier Lord au lieu d'assister la pauvre bête qui gémissait auprès de lui, restait dans son ivresse appuyé contre la claie qui, sous son poids, s'inclinait presque jusqu'à terre. Et M. Told, pendant ce temps, irrité par les railleries de son ami, s'achemina vers la cabane et cogna la porte du pied.

Le chien l'avait suivi des yeux, et quand il arriva à la porte auprès de laquelle la bonne bête était couchée, elle l'examina attentivement. Le gros fermier au hideux visage, illuminé par le vin et la méchanceté, les joues gonflées d'arrogance et de mille faussetés, donnait au chien la certitude qu'il ne pouvait être autre que le diable dont lui avait parlé son père. Le vieux chien, en effet, avait conseillé à son fils de se représenter le diable sous les traits d'un riche et méchant fermier qui séduit les filles, fait tort aux serviteurs de leurs gages, qui bat et maltraite les chiens et lance un défi au Ciel.

Pensant que le redoutable ennemi de l'humanité se trouvait si près de lui, le bon chien grogna et aurait fait payer cher à M. Told sa conduite odieuse, si son maître le berger, qui s'éveilla à ce moment et se dressa devant la porte, sa houlette à la main, ne lui avait imposé silence.

Quand le berger parut, Told lui demanda comment une brebis morte, gisant tout près de la cabane, avait sauté le pas. M. Poose d'une voix douce expliqua à son maître que le chien avait découvert la brebis mourante dans un fossé.

« Attachez le chien, hurla M. Told, c'est lui qui a « tué la brebis, je veux le battre jusqu'à ce qu'il en « crève. »

M. Poose répondit à son maître que le chien n'avait fait que l'appeler auprès de la brebis dont la mort avait été accidentelle.

M. Told s'écria « Menteur! Fainéant! c'est votre maudit chien qui a tué la brebis et maintenant que j'ai perdu cinq guinées, je vais lui en donner pour son argent. »

Le fermier Lord riait bruyamment, d'une hilarité convulsive d'ivrogne, et dans sa joie il saisit un gros pieu et asséna un tel coup au chien qu'il aurait mis fin à ses jours, si le berger ne l'avait reçu sur son propre bras.

Le chien, attaché par une forte corde, était battu maintenant avec la plus grande cruauté, bien qu'il ne poussât aucun gémissement, ni même le moindre cri, et se contentât de se tapir tandis que les coups pleuvaient sur lui.

Pendant qu'on battait le chien, le pauvre berger serait bien venu à son aide, mais M. Lord le tenait de force dans la cabane, après avoir d'abord fermé sur lui la porte, contre laquelle il avait placé une grande auge de bois.

A la fin les fermiers lassés de leur jeu s'en allèrent maudissant le temps et le Dieu qui l'avait fait. Le berger Poose libéra le chien, et le porta dans ses bras à la maison.

Le chagrin du chien d'avoir été battu, n'était en rien comparable à la détresse qu'il éprouvait en constatant que son maître le berger, ne pouvait en aucune façon être Dieu. Une telle idée lui semblait maintenant impossible. Le bon chien se souvenait fort bien que son père lui avait dit que le Très Haut était tout puissant et qu'il lui était possible de détruire tous ses ennemis avec une seule petite boule, pas plus grosse qu'un grain de moutarde. « Comment un être tel que celui-là, raisonnait-il, s'il était Dieu, pourrait-il se laisser enfermer dans une petite cabane par un ami du Diable ».

Le fermier Poose avait l'habitude de laisser son chien la nuit au chenil pendant la période des naissances, tandis que lui-même passait son temps avec le troupeau. Mais à présent que le chien était si grièvement blessé, il ne tenait pas à l'abandonner, craignant que les rats qui vivaient dans un trou, sous la niche du chien, ne profitent de l'état pitoyable de la pauvre bête pour la dévorer. De sorte que, ce soir-là, le chien vit son maître venir vers lui tenant à la main une lanterne neuve qui brillait avec éclat et qui illuminait magnifiquement le petit jardin.

Le chien avait toujours été habitué à coucher au fond du grand tonneau qui lui servait de chenil. Il dormait de coutume quand son maître passait avec la vieille lanterne qui n'était en rien aussi brillante que la neuve. Mais, cette fois, quand M. Poose vint et l'appela, lui montrant la lumière, le chien eut l'impression que cette lanterne était une chose plus merveilleuse que le soleil ou la lune ou qu'aucune des étoiles. Et tout le long du chemin, en suivant son maître jusqu'au champ, ce qu'il faisait lentement, en poussant de temps

à autre un faible gémissement de douleur, le chien ne pouvait que contempler la lanterne, se demandant quelle noble chose c'était qui éclairait le chemin dans les ténèbres de la nuit.

Et tout en marchant derrière son maître, il se figura que la lanterne n'était autre que le glorieux fils de Dieu.

Et, bien qu'il ait tant souffert, aussitôt qu'il se mit à croire que la lanterne était le Christ, toutes ses douleurs l'abandonnèrent.

Ils étaient arrivés à présent à la cabane, et comme tout allait bien du côté du troupeau, M. Poose pansa le dos blessé du pauvre chien avec un doux onguent. Puis il se coucha sur le lit de peaux de mouton et bientôt s'endormit profondément.

Auprès de son maître plongé dans le sommeil, le bon chien sentait maintenant plus que jamais la tendre présence de la lanterne qui brûlait d'une flamme claire et pure. Car M. Poose avait acheté la lanterne le jour même, par l'entremise de M. Balliboy le voiturier, qui s'était volontiers chargé de la commission. Sachant que M. Poose était un honnête homme, il lui avait rapporté de la ville la plus jolie lanterne tempête qu'on puisse se procurer pour de l'argent. Et il observa tandis qu'il en recevait le prix : « Elle brillera comme le soleil en plein jour ».

Une étrange, quoique joyeuse appréhension, envahit le pauvre chien tandis qu'il regardait la lanterne, et comme il la contemplait, il se souvint que son père lui avait raconté que Jésus-Christ avait été battu et meurtri ainsi qu'il l'avait été lui-même, pour que tous les chiens paisibles et innocents puissent être sauvés de leurs péchés.

Le chien s'agenouilla devant la lanterne dans une humble adoration.

Il ne fut cependant pas prosterné longtemps avant qu'un miracle, causé par l'admirable foi du pauvre chien ne se produisit. Car, le Christ qui était une fois entré dans le corps d'un homme, devint maintenant une vérité et réellement la lanterne de M. Poose.

Les premiers mots que la lanterne prononça (nous pouvons aisément les imaginer) furent pour enjoindre au chien de pardonner à M. Told son horrible cruauté.

« Je suis sûre que votre père vous aurait conseillé de lui pardonner, dit la lanterne.

« Je lui pardonne bien volontiers répondit le chien, car sans cette bastonnade je me demande si ma foi aurait été assez forte pour me révéler qui vous êtes ».

« Le Sauveur du Monde, répliqua le Christ, peut prendre toutes les formes, peut être toute chose. Que la petite Betty trouve un caillou porte-bonheur au bord de la mer, — le caillou, c'est moi —. Creusez profondément la terre, dans la glaise où le pauvre Tom le fou, est enterré. Les planches de son cercueil sont pourries, sa chair est de l'argile — c'est moi —. Le sacristain a volé l'huile de l'église — c'était moi encore — et la vendit au berger qui m'en a remplie ».

« Peut-être est-ce pour cette raison qu'il vous a été facile de vous transformer d'une lumière brûlante et radieuse en une autre », acquiesça le chien.

« Vous avez expliqué clairement la chose, répondit la lanterne, et si vous excusez la liberté que je vais prendre, je vais maintenant me transformer en grand feu.

« Et pourrai-je vous adorer sous cette forme ? » demanda anxieusement le chien.

« Certainement » répondit la lanterne, et elle s'éteignit immédiatement.

La lumière de la lanterne venait à peine de s'éteindre, lorsque un grand bruit et une grande clameur s'élevèrent du village, (qui n'était éloigné que de quelques champs) où tout le monde semblait sur pied, criant « Au Feu ! »

Les cris éveillèrent le berger Poose qui, laissant sa lanterne éteinte derrière lui, et suivi par son chien blessé, arriva rapidement sur les lieux du désastre.

Quoique son maître s'approchât très près du brasier (car la ferme de la Grange flambait toute entière) le chien malade se tint à une distance prudente. Sa foi s'élançait, libre de toutes barrières. Le Christ qui avait si récemment pris la forme d'une lanterne, était devenu maintenant un feu dévorant. Evidemment la divinité se transformait aisément. Elle pouvait être la lanterne, elle pouvait être le berger Poose, elle pouvait être un feu.

Le pauvre chien se retourna, poussa un gémissement et mourut.

T. F. Powys.

(traduit de l'anglais par V. Fritsch-Estrangin)

Colère

I

Sois méchante!
Déchire à pleines dents ce rêve d'Ange
Où se nourrit encor leur bouche triste.
Sois telle que t'a faite leur désert;
Mensonge et lâcheté,
Source de la démence et non de pureté.
Que la colère enfin détruise l'homme en toi
Cette ombre frêle de la terre
Et que sur ton visage apparaisse, des morts, la boule-
[versante lumière.
Puisque tu es plus lâche que ta foi,
Plus faible que ta force,
Plus innocente que ta méchanceté,
Puisque rien ne dessèche en toi le sombre fleuve de
[ton humanité,
Que la colère t'aide à sortir de leurs bras,
Te fasse fuir l'amour et renier le droit
Qu'ils ont de se nourrir des restes de ta vie.

II

Lorsque je t'aurai tout donné
Comment feras-tu pour t'offrir encor
A l'obscur danger de l'attente?
Comment feras-tu pour être neuve encor
Avec, aux dents, le goût crissant du désert.
Aube! aube lasse et pourrie,
Source glissante et vive de l'espoir
A qui l'espoir est interdit
Et qui s'entête à sourdre
Entre les pierres dures de tes membres.

Repose-toi dans le feuillage tendre,
Branches de chair que le grand vent de ton désir agite et rend bruissantes comme les vrais arbres d'avant la mort.
Donne ta sève aussi qui s'écoule de toi et te recolle au monde
Que tout ce que j'appelais mon amour,
Te regonfle et te colore, et te dénude et t'apauvrisse
Au point de te réduire à rien...

Et que tu meures toute, enfin!

Thérèse Aubray.

Lettres de D. H. Lawrence (1)

A LADY OTTOLINE MORRELL.

Greatham, Pulbourough, Sussex
30 *Avril* 1915.

Ma chère Ottoline

Ne faites pas attention au numérotage du manuscrit. Dites-moi seulement la dernière page de ce second numéro. Est-ce 356 ? et envoyez le colis à Pinker : Maison Talbot, rue Arundel, Strand. Je suis content que vous l'aimiez.

Vous étiez tout à fait fâchée l'autre jour, à cause de ma théorie laborieuse. N'importe, ne nous tracassons pas !

Nous sommes allés à Worthing hier avec l'autobus : c'était très beau, même pour moi. Et quelle lumière, quelle quantité de lumière battant et palpitant sur tout. Je me sentais comme Perséphone remontée des enfers. Mais aujourd'hui, je préférerais dire, comme Euridyce, *jamque vale!*

Que mon âme est sombre ! Je trébuche et cherche mon chemin à tâtons sans avancer beaucoup. Je pense qu'il faut que ce soit ainsi. Toute la beauté et la lumière des jours ne semble qu'un reflet sur les flots très noirs. La plupart du temps, on est au-dessous : parfois on s'élève, comme la colombe de l'arche, mais il n'y a pas de rameau d'olivier !

Quelle image sentimentale : moi-même représentant la colombe ! un moineau serait plus exact.

Si vous êtes à Londres la semaine prochaine — de mercredi à lundi — nous allons quelque part ensem-

(1) Publiées par Aldous Huxley. Traduction de Thérèse Aubray. Traduction de l'introduction et notes d'Henri Fluchère.

ble, voulez-vous ? A Kew ou à Hampton Court, excursionnistes londoniens !

Il fait très beau temps, mais la pluie n'est pas loin, je sens l'odeur de suie dans la cheminée.

Je voudrais tant partir pour le Thibet ou le Kamchatka, ou Tahiti... jusqu'à l'ultime, l'ultime, l'ultime Thulé. Je sens quelquefois que je deviendrai fou parce qu'on ne peut aller nulle part, aucun « nouveau monde ». Un de ces jours, si je ne me surveille pas, vous me verrez disparaître témérairement, vers quelque endroit ridicule...

Je désire presque aller à la guerre, non pas pour tuer. J'ai juré d'un serment éternel que je ne tirerai pas un coup de fusil dans cette guerre, pas même si l'on me tire dessus. Je voudrais conduire un camion sur le front, n'importe quoi, pour m'échapper d'ici.

La mort de *Rupert Brooke* me fait sentir de plus en plus la sottise de tout cela. Il a été tué par une flèche du brillant Phébus ! cela allait avec son rayonnement, l'aboutissement véritable de son attitude. J'ai d'abord entendu parler de lui comme d'un Dieu grec lisant des poèmes en pyjama sous une ombrelle japonaise, à Grantchester (1), sur les pelouses où passe une rivière. Le brillant Phébus l'a abattu. Tout cela est dans les Sagas.

O Dieu ! O Dieu ! c'en est trop. Quelle folie !

Hier, à Worthing, il y avait beaucoup de soldats. Pourrais-je jamais vous dire combien ils étaient laids? « Aux insectes, la concupiscence. » J'aime la concupiscence, mais à la manière des insectes, non — c'est obscène. — J'aime que les hommes soient des brutes, — mais des insectes ! — un insecte montant sur un autre. Oh ! Dieu ! Les soldats de Worthing sont comme cela. Ils me font penser aux poux et aux punaises : « Aux insectes, la concupiscence. » Un jour ils assassineront leurs officiers, ce sont des insectes féconds. Quel enfer grouillant, rampant, se déchaîne de nos jours !

Ceci n'est pas que le fait de mon indignation désordonnée. Il y a une bergeronnette perchée sur la grille.

---

(1) Petit village en amont de Cambridge sur la Cam, où les étudiants vont prendre le thé en plein air. Brooke, étant en Allemagne, écrivit un poème nostalgique sur Grantchester.

Je vois combien le ciel est doux et prompt. Mais l'enfer est lent et rampant et visqueux et grouillant d'insectes comme est maintenant cette Europe, cette Angleterre.

Vale !

A LADY CYNTHIA ASQUITH.

Littlehampton, Mardi.

Ma chère lady Cynthia,

Nous avons passé quelques jours au bord de la mer, avec les vagues qui se brisaient contre nous. De l'autre côté de la rivière, au delà du bac se trouve un monde plat et argenté, intact comme aux origines ; avec du sable pâle et beaucoup d'écume blanche, frange après frange, venant du large sous le ciel dans le soir argenté; et pas de gens, pas de gens du tout, ni maisons, ni bâtiments, seulement une meule de foin au bord de la grève et un vieux moulin noir. Partout ailleurs, le monde plat et sans fin, parcouru d'écume, et de rumeurs, et de lumière argentée et quelques mouettes qui se balancent comme une pensée à demi conçue. Il est très important de sentir que le monde originel est encore là, parfaitement net et pur. Innombrables vagues écumeuses qui montent et rien que les mouettes en suspens entre le ciel et le rivage; et les coquelicots jaunes frémissent dans le vent comme de pâles lueurs jaunes. Et la floraison orageuse des ?

C'est la masse sordide de notre monde superposé à ce monde pur, que nous ne pouvons tolérer. Quand, de la limpidité de ce crépuscule sans nuages, je me suis retourné vers ce Littlehampton sombre et amorphe, comme une mauvaise éruption sur le bord de la terre, j'étais si écœuré que j'ai senti que je ne pouvais pas revenir: toutes ces petites maisons amorphes comme une éruption de pustules sur la terre propre, et toutes remplies d'une telle gangrène de l'esprit, chaque hôtesse ne cessant de parler de son argent et de ses meubles, et chaque invité ne cessant de parler de sa marge d'indépendance vis-à-vis de l'argent et des meubles ! Tout cela comme une maladie virulente qui

triompherait de la santé. On les observe sur la plage, tous ces gens, et il y a en eux quelque chose de pathétique, un air d'inquiète mélancolie, comme s'ils désiraient ne rien ajouter à ce néant squameux de la propriété, mais sans pouvoir y échapper. C'est un dragon qui nous a tous dévorés; ces maisons hideuses, squameuses, cette lutte insatiable et ce désir de posséder, de posséder toujours et en dépit de tout, cette nécessité de prendre, de peur d'être pris. C'est trop affreux. On ne peut plus vivre avec les gens, c'est hideux et à donner la nausée. Possesseurs et possédés, ils sont comme les deux faces d'une maladie mortelle. On se sent envahi par une sorte de folie, comme si ce monde était devenu l'enfer. Mais le mal n'est qu'à la surface; il n'est que temporaire: on peut s'en nettoyer...

Il faut détruire l'esprit de richesse, l'aveugle esprit de possession. C'est là le dragon pour votre saint Georges. Pas de récompense sur terre, ni au ciel, pour la possession, mais toujours l'échange — donner et prendre, lutter et étreindre; non plus de cette stabilité corrompue de la possession — mais l'échange, le « donne » et le « prends » de l'amour et du conflit, avec l'éternelle consommation qu'ils portent en eux. La seule chose permanente étant la parfaite consommation...

D. H. LAWRENCE.

A LADY CYNTHIA ASQUITH.

Hampstead, 2 *novembre* 1915.

Ma chère lady Cynthia,

Je vous réponds immédiatement à propos des « jetons bas les outils ». Avant tout, je veux vous envoyer le poème, qui pourrait aider à vous convaincre. Vous dites que la guerre n'empêche pas la continuation de la vie personnelle, que l'individu peut encore aimer et être complet. Ce n'est pas vrai. La qualité primordiale de l'amour est qu'il universalise l'individu. Si j'aime, je me projette sur tout et plus particulièrement sur mon pays. C'est comme une projection d'ondes concentriques qui atteignent le monde entier. Tel est le

processus de l'amour. Et si j'aime, moi, l'individu, l'amour s'étend nécessairement de moi à mon voisin le plus proche, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il se perde au loin. Tel est l'amour, il ne peut y en avoir d'autre, de sorte que si j'aime, mon amour doit atteindre mes voisin, les faire vivre dans un esprit d'amour et ainsi de suite à l'infini. Or comment ceci pourrait-il être dans une guerre dont l'esprit est contre l'amour ?

L'esprit de guerre décide que je suis une unité; une entité particulière n'ayant pas de rapports intrinsèques avec le reste: le rapport est extrinsèque, c'est une question de *vie*, et non *d'être*. En temps de guerre mon être est une entité en soi, et tous mes actes tendent à détacher cette entité du reste du monde.

Donc, si j'aime, je suis en opposition directe avec le principe de guerre. Si la guerre triomphe, je n'aime pas. Si l'amour triomphe, il n'y a pas de guerre. La guerre est un immense processus de désintégration automnale. L'amour est le grand processus créateur, comme le printemps, la création d'une unité intégrale sortant de multiples facteurs désintégrés. Nous avons assez du processus destructeur. Si cela continue, nous aurons si bien détruit en nous le principe susceptible de nous unifier, nous serons chacun de nous si complètement devenu une entité séparée, que l'ensemble sera une masse amorphe, comme du sable, stérile, sans espoir et sans utilité, comme un arbre mort. Tout cela est vrai, et c'est un si grand danger qu'on ne peut l'envisager sans terreur. C'est pourquoi j'ai presque cherché à quitter le pays. Il est possible que je sois obligé de le faire, car en moi-même je ne puis accepter la désintégration complète, ni en être le témoin. Jamais.

Et l'autorité prussienne. L'autorité prussienne serait un mal extérieur. Le processus de désintégration de la guerre est devenu un mal intérieur si vaste qu'il déborde la pensée et qu'il nous domine au point de rejoindre l'inconscience. Mieux vaut *n'importe quoi* plutôt que la désintégration totale. Et c'est l'Angleterre qui est le facteur dominant de l'Europe. Si l'Angleterre disparaît, l'Europe disparaît : car nous sommes actuellement le nœud vital de tout l'organisme. Que les feuilles périssent, mais que l'arbre demeure debout, vivant et dépouillé. En ce qui concerne l'arbre, l'organisme vivant, l'âme de l'Europe est saine, les formes

extérieures seules et les rejetons sont mauvais. Que toutes les feuilles tombent, et beaucoup de branches. Mais le cœur de l'arbre ne doit pas pas périr. Il y a des pousses insoupçonnées qui peuvent fleurir dans une autre époque de civilisation, si seulement nous pouvons rejeter cette formule morte et être forts dans un esprit d'amour et de création.

D'ailleurs l'Allemagne, la Prusse n'est pas entièrement mauvaise. Son humeur actuelle est mauvaise, mais nous récoltons ce que nous avons semé. C'est comme chez un enfant en qui un mauvais esprit de notre part provoque un mauvais esprit : d'où destruction. Mais aucun enfant n'est entièrement mauvais. L'Allemagne est l'enfant de l'Europe, et cette Europe sénile, avec ses conventions, ses règles de conduite arbitraires, et sa vie même, a provoqué un état purement destructif en Allemagne. Si une mère agit ainsi envers son enfant (et cela arrive souvent), devra-t-elle continuer jusqu'à ce que l'enfant soit maté ou tué pour qu'elle agisse ensuite à sa guise ? Ne doit-elle pas au contraire, à un certain point, céder à la colère de l'enfant qui, délivré de l'obstacle, s'apaisera vite ? Et si la Prusse pendant un certain temps nous impose sa tyrannie, supportons-là comme une mère supporte provisoirement la hideuse tyrannie de l'enfant, ayant foi dans sa sagesse à venir. La sagesse ne sera pas longue à apparaître dans toute l'Europe, si nous avons foi en elle au fond de nous-mêmes. (Ceci n'est pas à céder à l'enfant, mais voir plus loin que lui).

Je tiens beaucoup à ce que vous me disiez ce que vous pensez, car c'est un point de vue que les *femmes* doivent élucider maintenant : les hommes ne le verront jamais. Je ne connais pas un seul homme qui répondrait le moins du monde à ceci. Mais j'ai encore quelque espoir dans les femmes. Elles devraient *savoir* que l'amour seul importe maintenant; et qu'un supplément de destruction ne signifie que mort, mort universelle et désintégration.

D. H. LAWRENCE.

Nous sommes allés trop loin, oh! beaucoup trop loin,
Prêtez seulement attention aux multitudes silencieuses
Des morts qui se pressent autour de nos cœurs voilés.

Voyez seulement les ombres, les ombres des victimes,
Contemplez-les, sans abri, sans maison, et ne se plaignant pas
De leur veille patiente autour de nous, multitude de spectres.

Et dites ce qui importe encore, ce qui importe,
Sauf les ombres froides qui, sans toit
S'attroupent autour de nos cœurs serrés, et s'en vont à la dérive.

Qu'est-ce qui importe, si ce n'est l'amour?
Il n'y a plus que l'amour qui importe
Plus que l'amour, le reste est dépassé.

Recueillons nos morts et donnons-leur une place,
Ouvrons les rangs, accueillons-les dans nos cœurs,
Qu'ils s'enfoncent dans l'amour, qu'ils s'enfoncent dans le som-
[meil.

L'ennemi peut prendre nos biens, nos demeures et notre terre
Et aussi les vies qu'il réclame encore,
Mais qu'il nous laisse libre d'aimer, qu'il nous laisse encore
[l'amour.

Qu'il nous laisse recueillir nos morts dans nos cœurs
Les cerner d'amour et les étendre
Pour dormir enfin dans un amour éternel.

Que les armes glissent de nos mains
Que notre étreinte se desserre que nos yeux se détendent
Que nos âmes soient pures et vulnérables.

Nous donnons une demeure aux morts afin qu'ils dorment en paix
Nous cédons à l'ennemi ses dernières exigences
Afin qu'il soit guéri lui aussi
Et qu'il accepte le calme de la paix.

Car maintenant la foule des morts est trop nombreuse autour de
[nous.
Et nous errons de tous côtés
Aveuglés par le voile de la mort triomphante.

Mais libérons nos yeux et regardons plus loin
Que cette sourde extase de mort triomphante
Soyons au delà, avec l'ennemi et les ombres sans gîte.

Dressons-nous!
Sortons de ce dernier, terne crépuscule des Dieux
Pour retrouver le jardin perdu des Hespérides
Où l'amour est pur.

Car nous sommes allés trop loin ,ah! beaucoup trop loin
Vers les ténèbres et l'ombre de la mort;
Retournons en arrière, sinon nous serons tous perdus.

Retournons en arrière, dussions-nous renoncer aux trésors
et à la gloire
Retournons en arrière, la seule voie est amour.

A LADY OTTOLINE MORRELL.

1, *Byron Villas, Vale of Health,*
Hampstead, N. W. 7 décembre 1915.

Ma chère Ottoline,

J'ai écrit à Huxley pour lui demander de venir ici sitôt qu'il sera à Londres. Je verrai aussi si Brett peut venir prendre le thé avec nous sans la surveillance omniprésente de Gertler.

Je crois aussi que dans quelque temps je pourrai m'unir aux très jeunes gens pour une action commune. Mais d'abord, qu'ils aiguisent leurs dents sur le monde, qu'ils le goûtent bien tel qu'il est, afin d'être prêts à le rejeter. Je sens que mon départ ne sera qu'une sorte de retraite pour trouver de la force et de la paix en moi-même. Je suis assez malade aussi, et il faut que mon esprit redevienne robuste. Il faut aussi que ce pays traverse quelques phases de sa maladie avant que je puisse lui servir ou qu'il puisse me servir à quoi que ce soit. Il est plein d'abcès qui doivent mûrir et venir à point pour qu'on puisse les ouvrir et les guérir. Il faut qu'il se débarrasse de l'impureté qui actuellement est profondément mélangée à son sang. Il n'y a pas d'autre issue pour lui.

Pourquoi votre vie vous paraît-elle si triste ? Cessez seulement de vouloir tenir toutes choses sous le contrôle de votre volonté. Nous devons tous nous résigner à être impuissants, à être effacés, détruits, relégués dans le néant. Quelque chose en sortira; quelque chose de neuf qui maintenant n'existe pas. Ce que nous sommes doit cesser d'être, pour que nous puissions naître à une autre vie. Ne luttez pas avec votre volonté pour dominer votre vie consciente. Ne le faites

pas. Laissez-vous entraîner, abandonnez-vous entièrement, accueillez la nuit, la nuit complète, comme l'hiver qui fauche toutes les feuilles et les fleurs, et ne laisse subsister que les sombres racines souterraines. Que toutes les feuilles, les fleurs, la forme arborescente de votre vie soient coupées, jetées au loin, toute la vie ancienne pour que les racines profondes demeurent seules dans la nuit souterraine et qu'il n'y ait pas place pour vous dans la lumière, aucune place. Que tous les nœuds soient défaits, tous les liens desserrés, toutes relations ralenties et libérées, libérées comme les arbres qui délivrent leurs feuilles, et les plantes qui, s'abandonnant complètement, meurent, s'affacent de la surface de la terre, alors qu'elles ne font que dormir dans la nuit profonde où la vie se reforme.

Que votre moi conscient perde le sentiment de sa volonté. Oubliez, oubliez complètement et abandonnez-vous. Que votre volonté retourne à l'inconscient, et vous bougerez dans le sommeil, dans l'obscurité, sans voir ni comprendre. Alors seulement vos actes surgiront-ils directement de l'obscurité, source de vie qui est la vie créatrice.

Je vous dis cela; je me le dis à moi-même. Se laisser aller, arracher à la volonté toute ce que la volonté voudrait maintenir .Replonger dans les ténèbres et le non savoir. Il faut que le profond hiver précède le printemps.

Je vous tiendrai au courant de nos projets.

D. H. LAWRENCE.

Ne luttez pas. Abandonnez-vous, accueillez la nuit, la nuit totale.

A KATHERINE MANSFIELD.

1, *Byron Villas, Vale of Health.*
Hampstead, N. W.
Dimanche, 12 *décembre* 1915

Ma chère Katherine,

Murry est venu vendredi sans que j'en sois très surpris. Il n'a pas l'air bien, nous raconte les terribles épreuves par lesquelles il a passé, en France, et me

semble bien excité. Je ne me sens pas très en sympathie avec lui en ce moment, je n'en dirai donc pas davantage. Il est venu hier avec Goodyear, que j'aime assez, mais qui est sur le même plan oxonien de l'*introspection*, qui s'occupe de sa « vie intérieure », ce qui me rase. Je suis las à mourir des gens qui sont repliés sur eux-mêmes et leur vie intérieure.

Nous sommes sur le point de partir, je ne sais pas pour où. Nous quittons cet appartement le 20; les meubles sont vendus, le bail cédé. Nous sommes donc libres après le 20. Nous passerons la Noël avec ma sœur chez *Mrs. Clarke, Grosvenor Rd, Ripley, Derbyshire*. Après cela, c'est l'inconnu. J'ai peur qu'ils ne me laissent pas quitter le pays, sans être réformé, ce que je ne suis pas encore. Nous irons peut-être quelque part dans le Somerset ou le Devon, je ne sais. Nous irons même *peut-être* en Floride. Cela dépend des dieux et je ne m'en fais pas. Et tout cas, nous quittons Londres définitivement. Je ne peux pas vivre ici.

....

Une chose est sûre, c'est que je suis las de cette importance donnée à l'élément personnel; vérité personnelle, réalité personnelle .C'est bien insipide et inutile. Je veux une nouvelle activité non personnelle, qui soit à la fois authentique et vitale. Et je veux des relations qui ne soient pas purement, basées sur des qualités personnelles, mais sur un accord unanime dans la vérité ou la foi, et une harmonie de *but* plutôt que de personnalité. Je suis las de la personnalité. Il s'agit de savoir maintenant si Murry s'en tient toujours à l'hypothèse personnelle. Dans ce cas, nos voies sont différentes. Je ne veux pas de relations purement personnelles avec lui. Il est un homme, par conséquent nos relations doivent être fondées sur la fin poursuivie non pas sur ce que nous *sommes*, mais sur ce que nous voulons réaliser. Je suis las et dégoûté de la personnalité sous toutes ses formes. Soyons libres et impersonnels, essayant de créer une vie nouvelle, une vie nouvelle en commun, un arbre de vie partant des racines qui sont en nous, au lieu de pétrir de nos doigts sans répit nos âmes et celles de nos amis. Je suis las à mourir de ces sèches feuilles de personnalités qui tournent à tous les vents.

Ma chère Katherine, vous savez qu'en tout ceci nous

sommes vos amis sincères, et que ce que nous voulons c'est créer une belle nouvelle vie en commun, le germe d'une nouvelle vie sociale. C'est là ce que nous voulons. Mais il faut que nous développions nos racines les plus profondes sortant de l'*inconscient* et non pas des concepts conscients que nous appelons faussement notre moi. Murry m'irrite et me falsifie, il faut que je le lui dise. Il *me* rend faux. Si cela doit toujours être ainsi, il n'y a pas de relations possibles entre nous. Mais il faut tacher de créer un lien vital entre nous tous, car alors nous serons heureux.

Frieda vous envoie son affection, moi, la mienne.

D. H. LAWRENCE.

Vous ne verrez pas le Printemps

Le vent souffle de la montagne ou de la mer,
Dans sa débacle de printemps
Les hurlements des loups, le cri des aigles
Et l'appel désespéré des anémones sauvages
Qui sont votre propre cœur oublié en ce pays.
La nuit peut envahir le monde,
L'ombre des mains de l'amour grandit avec les arbres
Et s'allonge à l'infini sur la terre où vous mourez.

Entre les lâches, dernier serviteur de la faiblesse,
Au service de la raison qui perd les hommes
La folie s'éloigne de moi,
Je ne la mérite plus.

J'avais bien droit à la grandeur,
Le droit de vivre,
Pourquoi resté-je entre les morts?
Ils sont mes frères malgré moi,
Ils m'attendent les beaux parleurs,
Les morts qui ont pignon sur rue,
Des habits du meilleur faiseur,
Des mains suaves à vomir.

Il faut inventer un rêve pour trahir son rêve,
L'esclavage où l'on peut dormir,
Mon sort, le vôtre, ces mirages,
Dans ma bassesse comme vous
Le remords pour seule couronne.
Je saignerai sans en mourir,
Je me perdrai en le sachant
Entre les lâches qui m'appellent,
Entre les hommes de toujours.

Je pourrais tromper tout le monde
Sans parvenir à me tromper.

Pouvoir encore se haïr
C'est savoir que l'on vit encore.

Dans le désert de ses images
Le poète parlait aux pierres.

L'étoile avait un nom de femme,
Les oiseaux mouraient avec elle.

Elle annonçait la perdition
« Je suis reine, vous êtes rois,

Aux lisières de votre vie
Le sang possède le secret »

Ses paroles sont lettre morte
D'être redites par les morts.

Ceux qui purent les murmurer
Devinrent cendres à l'instant.

Quand ils vécurent parmi nous
Les plus adorables fantômes

Ils n'étaient que leurs propres ombres,
L'aurore vint les délivrer.

Si l'amour était de ce monde
Mon amour n'aurait qu'à mourir,

Au pays de la liberté
Je ne sais plus si je suis libre.

DE TOUT POUR FAIRE UN MONDE

Un matin de ton histoire.

Les yeux brouillés de sommeil,
Tu ouvres à l'autre tes volets
Pour écouter le langage des herbes,
Tes amies quotidiennes.
C'est toujours la même histoire,
Les étoiles sont des abeilles à cause de leur couleur,
Du miel secret de la nuit, de la lune sur les feuilles
Et cependant ce matin
A tes oreilles endormies,
Coquillages échappés aux algues de ton sommeil
Les étoiles sonnent avec une candeur plus argentine
[que celle des brebis,
Sonnent et c'est le jour et l'aube aux yeux de soie,
Et les troupeaux marqués du signe de la mort
Bêlent et c'est la mer et sa laine très pure.
Sur les arbres la rosée aux yeux d'insectes,
La croix brûlée des branches mortes, des gouttes de
[sang.
Tu recrées une image selon les jeux de la lumière
Et c'est la première inconnue de l'amour,
Cette image de feu éclate, se déforme,
C'est une parure nouvelle pour les marguerites,
Une marguerite qui te change de la terre,
Une marguerite qui emprunte sa moindre goutte de
[rosée à l'écume des mers australes,
Mais tu ignores le langage des marguerites
Qui est aussi le langage de l'amour.

Dans un pays de porcelaine les petites filles battent des
[mains,
Ce matin elles jouent au cerceau, les anges jouent aux
[étoiles
Et cela se passe autrefois en Bavière
Dans cette zone de montagnes qui ont un nom de
[pierre précieuse.

Pierre, pierre, chantent les petites filles
Cristal de roche, miroir des fées,
Les fantômes de la bruyère
Sont des clochettes bohémiennes,
Et danse l'ours avec la fille,
L'amour qui rime avec tambour,
Le tym qui rime avec matin
Ensorcèlent les tambourins.

De tout pour faire un monde
Et tous les poètes qui ont le ciel sur la main
L'offrent aux femmes de leurs rêves
Mais les colliers les parant mieux que les collines
Tout finit par cette chanson.

A l'ombre de la chair cette image de marbre,
Un beau rêve, le jour en ses veines de pierre,
Le souvenir avec une lenteur de tournesol
Rôde comme le vent autour du cœur humain.
Les verdures et le grand rire de la mer,
Les aventures du trappeur et de l'Indien,
Le simple nom de la jacinthe, du lilas,
Cet enfant ne s'appartient plus
Captif de tous les mots du monde.

L'odeur de l'herbe peut aussi bien venir de l'étoile la
[plus lointaine,
La parole d'une mère va plus loin que les maisons,
Le centre même de la terre sur cette table, ce journal.
Je voyagerai pour perdre ce monde trop parcouru,
Mes biens aux riches, ma voix à la nuit qui est à tous.

Saurai-je vous découvrir
Mes frères enfin semblables
Délivré de la prison que j'appelle mon royaume?

A douze ans sur les sentiers
Qui mènent aux carrefours où les hommes se rencon-
[trent
Je m'égare pour cueillir les plantes empoisonnées,
Je me cherche dans le vent des paroles et des rêves,
Mes bien aimés sur les routes
Saurai-je vous retrouver aux traces de votre sang?

Quinze ans plus tard aujourd'hui
Mon cœur bat fidèlement,
Ma plume me suit avec la même passivité qu'au temps
[où j'écrivais des tragédies
Avec la belle inconscience qu'est ma seule raison d'être,
Avec mon bel égoïme d'enfant qui n'a pas grandi
Et qui se perdra toujours en poursuivant ses poèmes.
Je ne peux vous retrouver, égarés sur d'autres routes,
Dans le pays de glaïeuls, de cloches, de vers luisants
Où dort encore sur l'herbe
Cet enfant qui est mon maître
Et que nul n'éveillera.

Je trouve le miroir,
Je n'y suis qu'un fantôme,
Longues herbes du jour
Vous flottez à mon front.

Comme les daims traqués
A l'aurore du monde
Ces yeux sont-ils les miens
Surgis de la forêt,

Et l'étoile de sang
Qui palpite à mes tempes
Dans quel âge du temps
A t'elle pris naissance?

En grand secret le feu
S'enroule autour du cœur
Et sans repos l'esprit
Bat les fourrés obscurs.

Est-ce moi ce vivant
Que je reconnais mal,
Où le reflet est-il
Plus réel que moi-même,

Ou bien encore obscur
Dans le tain de la glace
Celui qui doit surgir
De cę miroir terrestre?

Sur cette terre de douleur
Seule à faire le jour il faut que tu paraisses,
Invisible et partout promise
Par les messagers de l'aurore
Et les secrets de la rosée.

Des grèves où riaient les mouettes illusoires,
Au pays des perce-neige et des marguerites sauvages,
Dans l'odeur de la mer après des horizons fleuris de
[thym et de saladelles,
Des fuites de manades et de chevaux,
Dans l'odeur des brebis et des torrents, le soir,
Aux pierres lumineuses de nos rues,
Aux lampes, aux fourrures, au parfum de cristal du
[rouge des lèvres,
A la pluie sur les boulevards de Paris,
A la fuite longue des autos dans la brume de Regent-
[Street,
A la femme au manteau de léopard qui, dans Hyde-
[Park, menait deux lévriers,
A l'étoile des cerisiers de mon enfance,
Au givre des verres à cocktails, aux pailles des boissons
[glacées,
Aux fantômes de l'héroïne,
A la douceur des gants, des ongles polis, du cuir de
[serpent,
A la voyageuse du Rapide 5 fumant des cigarettes alle-
[mandes,
Au coup de sifflet de l'arbitre à Ibrox devant cent tren-
[te mille spectateurs,
Aux mitrailleuses de Damas, aux sirènes des avant-
[ports,
Au petit jour sur les montagnes du Liban,
A la route des cèdres, à l'herbe d'un cimetière des
[Alpes,

Comme un lis des élégies romantiques,
Comme la naissance des bruyères au pays d'Antrim,
Comme le brouillard, comme le mirage,
Sur cette terre de douleur
Ton rire prend toutes les formes de ma vie,
Ton rire de mousses et d'amandiers
Avec tous les oiseaux de la terre, tous les orages, toutes
[les aubes
Inscrit ses longues fleurs, inscrit sa grande étoile
Sur le miroir où prennent feu
Après des siècles de sommeil et des attentes pares-
[seuses
Tous les visages étrangers.

JE SUIS DE VOTRE MONDE.

Tant que vous serez là, lèpre vaniteuse de la terre,
Fiers d'être une lèpre,
Comme le gui orgueilleusement blanc
De vivre sur la patience des chênes;
Tant que votre ombre sera sur le monde
Comme l'ombre même de la mort,
Tant que votre sagesse fera la loi,
Que votre souffle animal souillera l'air de tous,
Que vous étalerez vos ventres, vos lunettes, vos épouses
Dans le fumier confortable de vos quarante chevaux
Il n'y aura plus de place pour une parole confiante,
Pour le simple plaisir des rivières et des arbres,
Pour la belle plainte douloureuse des poètes,
La haine, la colère, le mépris seront les seules formes
[possibles de l'amour.

Moi, je suis là pour attendre
Que vous ne soyez plus.
Rassurez-vous, je crèverai en votre honorable compa-
[gnie.
J'attends avec confiance, sûr d'en être la victime
Les baïonnettes de la Révolution.
Je ne suis pas digne de vivre avec les hommes de de-
[main,
Avec les hommes dont l'avénement sera une naissance
[de soleil,
Je ne suis pas assez pur pour vivre sous la grande
[clarté,
Je ne sais même pas si j'ai le droit d'annoncer le lever
[de l'étoile
Mais j'ai au moins conscience de ma bassesse, de ma
[vilénie,

J'ai conscience de la grandeur pour ne pouvoir y at-
[teindre,
Je ne crois pas comme vous être le dernier mot de la
[terre,
Je ne suis que le dernier mot
D'un monde qui doit périr
Et je me perds avec lui
Et je me perds avec vous
Pour que la terre soit propre
Après tant de pourriture.

Léon-Gabriel Gros.

Sa Majesté Jourdain [1]

(*Fragments*)

Première Partie

(*Entrent Jourdain et le Maître de Philosophie*).

Le Philosophe. — Retenez bien ces préceptes, et n'oubliez jamais que le but de la Société est le bonheur commun.

Jourdain. — Ah ! Monsieur le Philosophe, vous m'avez montré le chemin ! Je veux, à votre suite, travailler à ce bonheur de toutes mes forces.

(*On entend, venant de la rue, de bruyantes acclamations*).

Jourdain, *inquiet*. — Holà ! Qu'est ceci ?

Le Philosophe, *allant à la fenêtre*. — Ce sont mes élèves qui exposent au peuple notre doctrine. — D'ailleurs, ils m'ont aperçu et viennent par ici.

Jourdain, *encore plus inquiet*. — Mais... le peuple... ne va-t-il pas s'aviser de les suivre ?

Le Philosophe, *avec dignité*. — Vous n'avez rien à craindre du peuple. N'est-il pas la raison même ?

Jourdain. — Oh ! ce n'est pas pour moi... Mais Nicole n'aime guère que l'on salisse ses parquets.

---

(1) *Sa Majesté Jourdain* a été écrit pendant l'été de 1933. (N.D.L.R.).

(*Entre Covielle, précédant les Philosophes*).

COVIELLE. — Par ici, Messieurs, par ici...

(*Entrent Montesquieu, vêtu à la persanne, Voltaire en jeune étudiant distingué, Rousseau, en rustaud de village, très négligé dans sa mise*).

LE PHILOSOPHE. — Eh bien, mes enfants, voilà bien du bruit !

LES TROIS ELÈVES, *ensemble*. — Nous révélions au peuple la Vérité.

LE PHILOSOPHE, *à Jourdain*. — Vous entendez ? La Vérité !

JOURDAIN. — C'est admirable (*Désignant Montesquieu*) Mais... celui-ci... — N'y a-t-il pas du Mamamouchi là-dessous ?

LE PHILOSOPHE — Il ne faut point que ce vêtement vous abuse. Mon élève ne s'accoutre ainsi que pour mieux s'étonner du dérèglement de nos mœurs. C'est une ruse de guerre.

JOURDAIN, *désignant Voltaire*. — Et celui-ci? Il me paraît fort bien mis pour un réformateur, et je m'émerveille qu'il condescende à parler au peuple dans la rue.

LE PHILOSOPHE. — Ne vous y fiez pas, Monsieur. Tel que vous le voyez, il a déjà tâté de l'exil et de la Bastille. Je crois qu'il ira loin car il a de l'esprit. (*Montrant Rousseau*) Quant à ce petit garçon, il nous est arrivé tout dernièrement de Genève ; il est intelligent, mais de commerce difficile, ce qui pourrait bien l'empêcher de se faire un nom dans le siècle. (*Aux Ecoliers* :) Et de quoi donc s'agissait-il ?

MONTESQUIEU. — Nous traitions des rapports du Prince et du Peuple. — « Je ne puis comprendre, leur disais-je, comment les princes croient si aisément qu'ils sont tout, et comment les peuples sont si prêts à croire qu'ils ne sont rien ».

JOURDAIN. — Cela est, en effet, fort étrange.

VOLTAIRE. — La puissance des oppresseurs n'est faite que de la crédulité du peuple. Ainsi des princes, ainsi des prêtres. S'il en était autrement, pourrait-on concevoir qu'une poignée de fanatiques sanguinaires massacrent leurs prochains au nom de Celui qui enseigna la fraternité et l'amour ?

ROUSSEAU, *hargneux.* — La Fraternité! l'Amour! — Vous me faites rire. Comment voulez-vous que l'homme puisse aimer l'homme, tant que l'inégalité subsistera ?

MONTESQUIEU. — Cependant... Permettez... Il est inévitable qu'il y ait des différences parmi les hommes, comme il en existe entre les régions, les climats...

ROUSSEAU. — Vous confondez ce qui est naturel et ce qui est humain. Les hommes sont nés égaux. L'inégalité n'est qu'une perversion de l'état de nature.

(Entre La Tulipe. Surpris de voir tant de personnes, il va se retirer, mais demeure sur le côté, écoutant avec intérêt la discussion. Nul ne s'aperçoit de sa présence.)

VOLTAIRE. — Vous savez bien que ces sociétés primitives, idéalement bonnes et heureuses, dont vous nous rebattez les oreilles, n'ont jamais existé que dans votre imagination.

ROUSSEAU, *ne daignant pas répondre.* — L'homme, à l'origine, était juste et pieux. Il pratiquait la vertu. C'est en fondant la propriété privée qu'il commit le premier abus, la première injustice sociale, dont toutes les autres sont nées. — Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : « *Ceci est à moi* », et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreur n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur ! Vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne. »

JOURDAIN, *inquiet, au Philosophe.* — Votre élève me paraît aller un peu loin... La propriété est une chose qui... en soi... me semble essentielle... et l'on ne saurait concevoir une société qui ne s'appuierait pas sur elle...

LE PHILOSOPHE. — Sans doute... — Mais considérez sa jeunesse. Plus tard, il s'assagira sur cette question là.

JOURDAIN. — Et il fera bien.

VOLTAIRE. — Votre égalité n'est qu'une chimère pernicieuse.

MONTESQUIEU. — Je ne vois pas, d'ailleurs comment vous pourriez la réaliser pratiquement.

ROUSSEAU. — C'est pourtant simple. Il suffit d'instaurer une forme sociale qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et pour laquelle chacun, s'associant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant.

MONTESQUIEU. — Votre forme sociale me paraît, pour tout dire, peu naturelle...

ROUSSEAU. — Et quoi donc est naturel, dans les formes existantes ? Trouvez-vous naturel qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage et qu'une poignée de gens regorgent de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire ?

VOLTAIRE. — Et si je ne suis pas de l'avis de votre communauté ?

ROUSSEAU. — Ses décisions étant la loi, vous devrez vous y soumettre.

VOLTAIRE. — Au fond, c'est la suppression de la liberté au profit de l'égalité. — Je n'en veux pas.

ROUSSEAU. — Il vous sied bien de vous poser en défenseur de la liberté, vous qui êtes l'ami des rois.

VOLTAIRE. — Je suis le défenseur de tous les opprimés. J'agis, et vous vous contentez de parler.

ROUSSEAU. — Mes paroles agiront pour moi.

VOLTAIRE, *méprisant.* — Voyez-vous ce bâtard de Diogène !

ROUSSEAU. — Voyez-vous ce baladin !

VOLTAIRE. — Songe-creux ! Communiste !

(Ils vont en venir aux mains, malgré les efforts de Montesquieu, que Jourdain et le Philosophe viennent secourir.

Entrent deux hommes. Ils portent avec peine un énorme livre.

Montesquieu, Voltaire, le Maître de Philosophie, applaudissent. — Rousseau ricane et se tient à l'écart.)

JOURDAIN. — Qu'est-ce encore ?

LE PHILOSOPHE. — Le livre d'or de la vérité !

D'ALEMBERT, *se dégageant.* — Moi, j'en ai marre.

(Il sort)

DIDEROT. — A moi, mes amis !

(Voltaire et Montesquieu se précipitent, suivis du Baron d'Holbach et des Athées qui viennent d'entrer. Ils déposent avec précaution le livre sur le sol.)

LE PHILOSOPHE, *ouvrant le livre pour le montrer à Jourdain.* — N'est-ce pas admirable ?

JOURDAIN. — Je vois beaucoup de pages blanches.

VOLTAIRE. — Nous les remplirons, si Dieu veut.

D'HOLBACH, *tranchant.* — Pourquoi parlez-vous encore de Dieu ? Vous savez bien que nous l'avons tué.

VOLTAIRE. — Vous peut-être. Moi pas.

DIDEROT. — Ne nous chamaillons pas sur la métaphysique. Adoptons un mot d'ordre commun : Guerre aux tyrans et aux prêtres !

TOUS, *sauf Rousseau.* — Guerre aux tyrans et aux prêtres !

(Entre Tartuffe. Les apercevant, il veut se retirer; mais d'Holbach l'aperçoit.)

D'HOLBACH. — Tartuffe !

DIDEROT. — Sus à lui !

(Tous l'entourent et font la ronde)

TARTUFFE. — Voulez-vous bien me laisser tranquille, chenapans !

TOUS. — Hou hou ! l'homme noir !

TARTUFFE. — Vous êtes d'abominables scélérats !

VOLTAIRE. — Le sang de Calas, de Rochette, des frères Grenier, du Chevalier de la Barre fume encore sur tes mains.

TARTUFFE. — Je me plaindrai à l'Archevêque.

TOUS. — On s'en fout.

TARTUFFE. — Je ferai brûler vos livres.

TOUS. — On ne détruit pas la pensée.

TARTUFFE. — Je vous ferai tous mettre à la Bastille.

TOUS. — Nous la flanquerons par terre.

TARTUFFE. — Vous serez tous excommuniés !

(Un énorme éclat de rire lui répond).

LE PHILOSOPHE, *intervenant.* — Allons, laissez-le. (*à Tartuffe*). — Et filez, hein !

(*Tartuffe jette sur eux un regard mauvais et se dirige vers la porte. Covielle au passage, lui décoche un coup de pied au cul.*)

TARTUFFE. — Comment, toi aussi, Covielle?

COVIELLE, *bas.* — Voulez-vous donc que je me compromette? — Allez, Monsieur, Tartuffe; vous reviendrez après.

(*Tartuffe sort*)

DIDEROT. — Nous chasserons ainsi tous les fantômes du passé, et nous établirons la Souveraineté du Peuple.

TOUS. — Vive le Peuple Souverain !

DIDEROT, *à Rousseau.* — Pourquoi te tiens-tu à l'écart ? Ta place parmi nous est au premier rang.

ROUSSEAU. — Non... non... Je vois bien que l'on trame un vaste complot pour me perdre... Je ne suis pas en sûreté ici.

(*Il sort. Diderot veut le ramener*).

LE PHILOSOPHE, *l'arrêtant.* — Laissez-le aller. C'est un esprit chagrin, qui n'aime que la solitude. — Et maintenant, mes amis, allons porter plus loin la bonne parole.

(*Sur une musique où se dessine vaguement le thème de la Carmagnole, les Philosophes chargent en cadence le Livre sur leurs épaules et sortent*).

JOURDAIN, *à Covielle.* — Je suis bien aise qu'ils soient partis. Ils m'ont rompu la tête. Sans doute ontils raison, mais il y a trop de tintamare en leurs propos, trop de brouillamini...

(*Il s'allonge dans un fauteuil*)

COVIELLE. — Tout ceci ne peut que tourner à votre profit.

JOURDAIN. — Et ce jeune malavisé qui me vient contester le bien que je possède ! Qu'adviendrait-il si l'on mettait en pratique ses théories ?

COVIELLE. — Soyez tranquille. On ne le suivra jamais sur ce terrain-là.

JOURDAIN. — Je me sens fatigué et veux m'assoupir un instant. Veille à ce que nul ne me vienne déranger.

(Jourdain s'assoupit. Covielle ferme avec précaution la fenêtre du fond. Redescendant, il aperçoit La Tulipe.)

COVIELLE. — Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

LA TULIPE. — Je... je cherchais la sortie...

COVIELLE. — Eh bien, la voilà. File, et vite !

LA TULIPE. — Doucement, s'il vous plait ! Faudrait voir à pas bousculer le peuple souverain !

COVIELLE. — Imbécile !

(Il le chasse d'un coup de pied au cul. — Puis il redescend vers Jourdain, arrange les coussins, se frotte les mains avec satisfaction et sort.

Un temps. — Jourdain ronfle dans son fauteuil. Soudain éclate une salve lointaine.)

JOURDAIN, *se réveillant en sursaut.* — Qu'est-ce donc ?

(Seconde salve)

Que se passe-t-il ? *(Il se frotte les yeux)* Voyons, je ne rêve pas...

(Troisième salve, qui le fait sursauter)

Non, je ne rêve pas... C'est bien vrai... Mais qu'est-ce qui est bien vrai ?

(Il se lève et appelle)

Nicole ! Nicole !

(Mais nul ne répond)

Nicole ! Ma parole, ils sont tous partis et m'ont laissé seul dans cette maison. Nicole ! Peste soit de la coquine ! (*il ouvre une porte et regarde*). Vide ! Seul, je suis seul... Mais que se passe-t-il donc ? (*Hurlant*) Nicole !

NICOLE, *accourant tout effarée*. — Monsieur m'a demandée ?

JOURDAIN, *furibond*. — Il me semble ! Voilà plus d'une heure que j'appelle ! Vous êtes donc devenue sourde ?

NICOLE. — On le deviendrait à moins.

(*Nouvelle salve. Jourdain et Nicole se regardent un instant sans dire un mot.*)

JOURDAIN. — Enfin, allez-vous m'expliquer ce que cela signifie ?

NICOLE. — Monsieur ne sait donc pas ?

JOURDAIN, *l'imitant*. — Monsieur ne sait donc pas... Mais non, je ne sais pas, et je veux savoir ! Je vous demande ce qu'il se passe. Un point, c'est tout. Répondez.

NICOLE, *jouant l'étonnement*. — Ah ! Monsieur ne savait pas... que ce sont les révolutionnaires.

JOURDAIN, *stupéfait*. — Les révolutionnaires ? (*Il éclate de rire*) Allons donc ! Pour qui me prenez-vous? Sachez, ma fille, que les révolutionnaires — je les connais bien, moi — ont vraiment trop d'esprit pour faire tout ce tapage et empêcher les honnêtes gens de dormir.

NICOLE. — Mais, monsieur, ils sont en train de prendre la Bastille!

JOURDAIN, *s'esclaffant*. — Prendre la Bastille ! Vous en avez de bonnes, vraiment ! Mais, triple ignorante que vous êtes...

(*Nouvelle salve. Il cesse de rire, pâlit*)

NICOLE. — Entendez-vous ?

JOURDAIN, *fâché*. — C'est bon. Vous jouez bien votre rôle. Mais sachez qu'on ne me fera pas deux fois mamamouchi. Il se trame contre moi quelque nouvelle mystification ; je n'en serai pas dupe. Et je vous ferai voir de quel bois je me chauffe...

NICOLE. — Mais, Monsieur...

JOURDAIN. — Taisez-vous ! Prendre la Bastille ! Comme si l'on pouvait prendre la Bastille ! Où est ma femme ?

NICOLE. — Mais... dans la cave, monsieur, où elle prie Dieu de vous conserver la vie...

JOURDAIN. — Allez me la chercher immédiatement. (*Nicole ne bouge pas*) Eh bien, qu'attendez-vous ?

(Nicole se précipite. Jourdain marche de long en large tressaillant à chaque détonation. Entrent Madame Jourdain et Lucile, suivies de Nicole.)

JOURDAIN, *faisant l'important.* — Asseyez-vous toutes deux. (*A Nicole*) Vous, sortez. (*Se ravisant*) Au fait non, restez aussi. — Pour qui me prend-on, ici ? Je vous le demande.

(Madame Jourdain et Lucile se regardent, stupéfaites.)

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous dire ?

JOURDAIN. — Qui donc a inventé cette nouvelle histoire ?

MADAME JOURDAIN. — Quelle histoire ?

LUCILE. — Mon père...

JOURDAIN. — Assez! Non, ma femme, je ne suis pas pas fou. Si j'ai feint de croire à cette mauvaise plaisanterie de la cérémonie turque, je saurai bien vous montrer aujourd'hui que les temps sont changés, en d'autres termes, que *je ne marche pas.*

MADAME JOURDAIN. — Mais enfin, où voulez-vous en venir ?

JOURDAIN. — Où voulez-vous en venir vous-même, avec cette ridicule invention du siège de la Bastille ?

MADAME JOURDAIN. — Quoi donc ? C'est la vérité même. Vous êtes, encore une fois, le dernier informé.

JOURDAIN, *confus.* — Comment voulez-vous que je sache ? Je dormais...

MADAME JOURDAIN. — Ah ! vous dormiez !

(Un violent coup de vent ouvre les persiennes, et l'on voit, dans le fond, la Bastille, semblable à un motif de tir mécanique, toute pédaradante, auréolée de pipes qui sautent, décapitées, les unes après les autres. Jourdain contemple ce spectacle, ahuri, en se répétant, d'un ton de lamentation.)

JOURDAIN. — Je dormais... je dormais...

(*Les détonations cessent pour faire place à une grande clameur. La fenêtre se referme brusquement.*)

JOURDAIN, *épouvanté*. — La voix du peuple !
MADAME JOURDAIN. — Eh bien ?
JOURDAIN. — Le peuple... J'en ai beaucoup parlé, mais sa voix, je ne l'avais jamais entendue... Elle est terrible, sa voix, pleine de faim et de colère... Où s'arrêtera-t-il, s'il commence à prendre les Bastilles ?
LUCILE. — Ne sommes-nous pas du peuple nous aussi ?
JOURDAIN. — Sans doute; mais voudront-ils le croire ? Ils se souviendront de mes démarches auprès des grands ; ils savent que j'ai été mamamouchi... Ils savent surtout que nous sommes riches. Et qu'ils sont pauvres... (*Brusquement*) Il vaut mieux que je m'en aille. (*Nouvelles clameurs*) Sans perdre une minute.

(*Les cris se rapprochent*)

MADAME JOURDAIN. — Vieil égoïste ! Vous ne pensez pas seulement à nous dire adieu.
JOURDAIN, *avec un geste vague*. — Adieu... Adieu...
MADAME JOURDAIN. — Lâche, qui abandonnez votre femme et votre enfant !
NICOLE. — Et votre servante.
JOURDAIN, *pressé*. — Vous n'avez qu'à me suivre.
MADAME JOURDAIN. — Oui, pour recevoir des balles égarées. Merci bien.
JOURDAIN. — Alors, adieu.

(*Au moment où il va franchir le seuil, entrent le Maître de Philosophie et Covielle*).

COVIELLE. — Monsieur ! Monsieur ! Que faites-vous ?
JOURDAIN. — Je fous le camp.
LE PHILOSOPHE. — N'avez-vous pas honte ? Fuir, devant vos libérateurs ?
COVIELLE. — En démolissant la Bastille, c'est vous qu'ils ont délivré.
JOURDAIN. — Pourvu qu'ils ne me démolissent pas aussi !

LE PHILOSOPHE. — Ne savez-vous pas qu'ils vont faire de vous...

JOURDAIN. — Ah! mon dieu! Que vont-ils faire de moi ?

LE PHILOSOPHE. — Un autre homme ! (*Allant à la porte*) Par ici, citoyens, par ici ! La maison du citoyen Jourdain est la maison du peuple !

(*Plusieurs hommes, farouches, vêtus de haillons, le visage en sueur, font irruption dans la pièce. A leur tête, La Tulipe, ensanglanté, tenant à deux mains une hache.*)

LA TULIPE, *avec une bonhomie féroce.* — Y a-t-il quelque chose encore à massacrer ? C'est moi que je suis entré le premier à la Bastille !

LE PHILOSOPHE. — Calme-toi, citoyen. La maison qui te reçoit est celle où doivent se nouer les liens de l'universelle fraternité.

TOUS. — Bravo! Bravo! Vive la République !

(*Derrière les premiers venus sont entrés d'autres citoyens, correctement mis, qui, peu à peu, les refoulent. Le Maître de Philosophie va de l'un à l'autre, serrant des mains, leur frappant amicalement sur l'épaule. Covielle se rapproche de Jourdain.*)

COVIELLE. — Vous voyez qu'ils ne sont pas si terribles... Et qu'ils ne demandent qu'à vous servir.

JOURDAIN, *peu rassuré.* — Tu crois ?

COVIELLE. — Et ils nous serviront d'autant mieux qu'ils croient se servir eux-mêmes. Tout ce monde-là ne travaille que pour vous.

JOURDAIN. — Ne vont-ils point me dérober ?

COVIELLE. — La belle affaire ! Est-ce que cela compte, aujourd'hui ? Allons, Monsieur, faites-leur meilleure contenance, vous avez tout à y gagner.

JOURDAIN. — Je m'y efforcerai.

COVIELLE. — Et d'abord, il est absolument indispensable que vous leur parliez.

JOURDAIN. — Moi ? Mais que leur dirais-je ?

COVIELLE. — N'importe quoi. L'essentiel est que vous preniez la parole.

JOURDAIN, *s'efforçant de le retenir.* — Mais, Covielle...

COVIELLE, *sans tenir compte de sa résistance, lève la main et crie.* — Silence !

(*Un silence relatif s'établit. Covielle pousse Jourdain au milieu de la pièce. A voix basse*) :

COVIELLE. — Allons, demandez la parole.

JOURDAIN, *s'enhardissant.* — Je demande la parole !

UN CITOYEN. — Tu l'as.

LA TULIPE, *brandissant sa hache.* — Qui ? Qui ?

UN AUTRE CITOYEN, *vêtu avec recherche, lui donnant un coup de coude dans les côtes.* — Imbécile ! Tiens-toi donc tranquille ! Nous ne sommes plus à la Bastille !

(*On repousse La Tulipe*)

JOURDAIN, *montant sur une chaise.* — Citoyens !

DES VOIX. — Faites silence !

(*Des cris d'animaux divers, des rires épais, lui répondent*)

COVIELLE. — Que les imbéciles sortent !

(*Le silence s'établit instantanément*)

JOURDAIN. — Citoyens !... Tout à l'heure, quand j'ai assisté au sublime spectacle de la Bastille s'écroulant sous vos coups libérateurs, il m'a été impossible de maîtriser mon émotion... je veux dire : mon enthousiasme ! Cette Bastille, c'est le premier pavé lancé dans la mare de la monarchie !

TOUS. — Bravo !

LE PHILOSOPHE, *paternel.* — Très bien, Jourdain, très bien.

JOURDAIN. — Hélas ! j'ai passé l'âge de me battre, et je pleurais de rage de ne pouvoir me joindre à vos valeureux bataillons pour exterminer les infâmes tyrans dont le peuple de France subissait le joug !

VOIX NOMBREUSES. — Mort aux tyrans !

JOURDAIN. — Enfin, ne pouvant me résigner, malgré les supplications de ma femme et de ma fille...

MADAME JOURDAIN. — Oh ! le monstre !

JOURDAIN. — ... j'allais au péril de ma vie faire le coup de feu à vos côtés. Vous ne m'en avez pas laissé le temps. Portés sur l'aile de la victoire, vous êtes venus

m'offrir l'exemple le plus haut de la fraternité humaine !

VOIX NOMBREUSES. — Oui, oui, c'est un frère !

JOURDAIN. — Oui, un frère, et qui ne craint pas, lui aussi, d'avouer ses origines...

COVIELLE, *lui soufflant.* — .. plébéiennes.

JOURDAIN — ... plébéiennes... Plébéiennes, citoyens! Un frère plébéien qui vous tend la main, et qui veut pour tous l'égalité et la liberté !

(Il descend de sa chaise)

TOUS. — Bravo ! Bravo !

(Grand tumulte. Des citoyens entourent Jourdain et le coiffent du bonnet phrygien).

JOURDAIN. — Et maintenant, mes amis, pour fêter dignement ce quatorze Juillet, je vous propose de boire à la santé de la République !

TOUS. — Vive le citoyen Jourdain ! Vive la République !

JOURDAIN, *empathique, à Nicole.* — Ma fille, va chercher dans mon cellier quelques bouteilles de mon meilleur vin, et du rouge !

(On rit. Nicole sort, pendant que tout le monde félicite Jourdain. Madame Jourdain et Lucile s'esquivent sans attirer l'attention.

Nicole revient, portant un panier rempli de bouteilles. Chacun sort un gobelet de sa poche. Au moment où Nicole s'apprête à les servir, entrent les Philosophes, gambadant et tenant en main une coupe de fin cristal).

LES PHILOSOPHES, *en cadence.* — On doit nous servir les premiers ! On doit nous servir les premiers !

LES RÉVOLUTIONNAIRES. — Quelle prétention! Avez-vous fait la Révolution ?

LES PHILOSOPHES. — Mieux encore. Nous l'avons préparée.

LA TULIPE, *s'avançant, le gobelet en main.* — Moi d'abord. C'est moi que je suis entré le premier à la Bastille !

SON VOISIN, *l'écartant brutalement.* — Tu n'es arrivé le premier que parce qu'on t'a poussé.

UN AUTRE. — Tiens toi donc tranquille, idiot!

TOUS. — Place aux Philosophes !

(*Les Philosophes lèvent solennellement leurs verres, et toute l'Assemblée avec eux*).

COVIELLE, *s'approchant de Jourdain, à voix basse.* — Monsieur, je viens d'apprendre qu'on a chassé les nobles, ainsi que les prêtres qui n'ont pas voulu prêter serment.

JOURDAIN. — On a bien fait.

COVIELLE. — Et que toutes leurs terres, décrétées biens nationaux, sont mises en vente au plus offrant.

JOURDAIN. — Cours vite, et achète tout ce que tu pourras trouver.

(*Covielle sort précipitamment*)

LE PHILOSOPHE. — Citoyens, nous levons notre verre au triomphe de la Révolution française, prélude de la Révolution mondiale. Grâce à vous, l'homme, conscient de ses droits et de ses devoirs, va marcher délibérément dans le grand chemin de la Vertu. Tous les hommes sont libres, tous les hommes sont égaux, tous les hommes sont frères ! Nous venons de donner le bonheur au genre humain tout entier, d'instaurer la paix universelle. De ce jour, une ère nouvelle commence !

(*Tous s'embrassent, pleurent de joie. Soudain, une loge d'avant-scène s'éclaire, et l'on voit une femme mettant en marche un phonographe dont le pavillon ressemble à un énorme liseron. Le phono joue quelques mesures de l'Internationale, mais, des galeries, une voix sévère crie:*)

UNE VOIX, *des galeries.* — Hé là ! Hé là ! N'anticipons pas ! Vous vous trompez de disque, ma bonne dame !

LA FEMME, *arrêtant l'appareil, avec un sourire aimable.* — Vous croyez ?

LA VOIX. — Les révolutionnaires réclament la Marseillaise.

Les Révolutionnaires. — Nous voulons la Marseillaise !

La Femme, *complaisante et indifférente.* — Bien.

(Elle met en marche un nouveau disque qui commence à «Aux armes, citoyens», mais qui, très rapidement, se transforme en un quadrille dont le rythme s'accélère. Tous défilent, La Tulipe en tête, brandissant sa hache, les Philosophes ensuite, et Jourdain à la fin du cortège, gambadant, fou de joie. Ils font plusieurs fois le tour de la scène, puis se réunissent autour de Jourdain, pendant que le rideau tombe sur les derniers accords du quadrille.)

TROISIEME PARTIE

(Fragments)

(Entre Covielle, suivi de trois messieurs en habit et une dactylo. Voyant le bureau occupé par le Maître de Philosophie, il se dirige vers la porte de gauche.)

Covielle. — Venez par ici. Nous serons mieux pour rédiger notre déclaration ministérielle.

(Ils sortent. Le Maître de Philosophie, toujours plongé dans ses pensées, remonte vers le fond. Entendant la voix de Jourdain, il se dissimule derrière les tentures.

Entrent Jourdain et Cléonte, ce dernier portant un dossier. Ils s'installent au bureau.)

Jourdain. — Allons, voyons... Où en sommes-nous pour le marché Goldschmit ?

Cléonte. — Nous avons enlevé l'affaire.

Jourdain. — Bon.

Cléonte. — Ça a été dur. Nous étions trop chers de 20 %, et si le fondé de pouvoirs de Goldschmit ne nous avait pas, comme d'habitude, communiqué les prix de nos concurrents...

JOURDAIN. — Voilà un type qui ne nous a jamais lâchés. C'est ce que j'appelle un honnête homme.

VOIX DE COVIELLE. — Messieurs, le Gouvernement qui se présente aujourd'hui devant vous...

(*On entend le tapotement continu d'une machine à écrire*).

JOURDAIN. — Rien de Dunkerque ?

CLÉONTE. — Une dépêche. La menace de grève des dockers semble devoir se préciser.

LA VOIX DE COVIELLE. — Fermement résolus à faire l'union de tous les français, dont les idéaux et les intérêts sont les mêmes...

JOURDAIN. — Si les dockers font grève, nous répondrons par le lock-out. Nos cargos iront à Hambourg et à Gênes. Ça fera plaisir aux allemands et aux italiens, et nous y gagnerons encore.

VOIX DE COVIELLE. — Nous protègerons par tous les moyens notre production nationale. En face de la crise, c'est un devoir impérieux, pour tous, d'acheter français.

JOURDAIN. — Expédiez à Mexico et à Budapest, qui nous font les meilleurs prix. Si Paris veut notre camelotte, il faudra qu'il la paie. La loi des cours n'admet aucune sensiblerie.

VOIX DE COVIELLE. — Un autre devoir impérieux nous sollicite : la protection de la petite épargne. Les traditions d'économie, qui font la force de notre pays...

CLÉONTE. — Je vous rappelle que l'Assemblée extraordinaire de la Métal-Corporation aura lieu demain.

JOURDAIN. — Bien. Nous proposerons la réduction du capital social. Les actionnaires vont hurler, mais je m'en fous. Avec nos actions à votre plural, nous avons la majorité.

VOIX DE COVIELLE. — Dans l'établissement du budget et des charges nouvelles que nous devons demander au pays, nous nous inspirerons d'un principe intangible : égalité de tous devant l'impôt.

(*Jourdain rit silencieusement*).

CLÉONTE. — Voici le rapport de l'Agent Général de nos plantations de l'Oubanghi. La construction de la voie ferrée ne marche pas, par la faute de l'Ingénieur en chef Verdier, qui a défendu l'usage de la chicote.

JOURDAIN. — Quel sombre idiot ! Cette prétention à l'humanitarisme, vis à vis d'êtres qui ne compren-

nent que les coups de trique, est une chose qui me révolte ! Ecrivez à notre Agent que, si la voie ferrée n'est pas terminée à la date prévue, Verdier sera révoqué. Il est facile de faire montre de principes généreux, quand ce sont les autres qui paient !

VOIX DE COVIELLE. — Soucieux de maintenir le prestige de notre pays au premier rang des nations civilisées...

CLÉONTE. — Le ralentissement des opérations en Extrême Orient s'est fâcheusement fait sentir sur nos expéditions. A peine soixante pièces et trois cents mitrailleuses.

JOURDAIN. — Oui, c'est une plaisanterie. Heureusement que mes informations particulières m'annoncent une prochaine reprise. Ah! autre chose: une révolution pourrait bientôt éclater en Moravie... Oui, dans quelques jours... Alors, motus, comprenez-vous, et vendez en douce tous nos pétroles. Compris ?

LE PHILOSOPHE, *s'avançant brusquement.* — Oui, j'ai compris.

JOURDAIN, *conservant son sang froid.* — Tiens ! Vous étiez là, mon cher Blazius ? Je ne vous voyais pas.

LE PHILOSOPHE. — Moi, je ne vous ai jamais aussi bien vu.

JOURDAIN, *ironique.* — Vous me connaissiez, cependant...

LE PHILOSOPHE. — Je croyais vous connaître. C'est aujourd'hui, seulement, que je sais qui vous êtes. (*A Cléonte*) Et vous aussi. (*A Covielle qui vient d'entrer*) Et vous aussi.

(*Entrent Dorimène, Dorante et Tartuffe*)

COVIELLE. — Que se passe-t-il ?

JOURDAIN. — Notre cher Maître, en proie à une crise de fureur inexplicable...

LE PHILOSOPHE. — Les voilà donc, les héritiers de la Révolution ! Les héritiers aux poches pleines, oui ! Vous en qui nous avons cru, que nous avons servis, de tout notre sang, que nous avons élevés pour le bonheur des hommes, vous n'étiez occupés que de vos calculs sordides ! Nous vous parlions de l'homme, et vous ne savez plus que l'homme existe ! Vous ne connaissez plus qu'une chose : l'argent. L'argent, qui, se-

lon vous, n'a pas d'odeur, et avec lequel vous empuantissez le monde, vous l'avez placé au delà des patries, au delà de l'humain, au delà même de ce que vous nommez Dieu !

JOURDAIN. — Et quand cela serait ? L'argent n'est-il pas une prodigieuse source de vie ? Grâce à lui, nous avons changé la face du globe.

LE PHILOSOPHE. — A quoi bon, si vous n'avez pas changé le sort de l'homme ? Votre argent ne travaille que pour produire de l'argent; tout ce qui sort de votre coffre y doit nécessairement retourner. Votre action est stérile, dans l'immense cercle vicieux de l'argent.

COVIELLE. — Allons, Blazius, mon ami, ne vous échauffez pas ainsi. Vous perdez la tête.

LE PHILOSOPHE. — Jamais je n'ai été plus lucide. L'homme, sa souffrance, sa servitude accrue, sa solitude désespérée dans un monde de fer... Toutes les conquêtes de l'esprit employées à son asservissement. C'est ma faute; j'avais oublié la grande loi du mouvement : « Le lendemain d'une Révolution se pose le germe d'une autre Révolution »... Je vous sais gré de me l'avoir rappelé.

(Brusquement, il se dirige vers la porte.)

COVIELLE. — Où allez-vous ?

JOURDAIN. — Allons, Blazius, assez d'enfantillages. Vous partez en guerre contre les moulins. Ne savez-vous pas que j'ai tous les forums, toutes les tribunes ? Quoi que vous fassiez, votre voix n'arrivera jamais jusqu'au peuple.

CLÉONTE. — Restez avec nous, Blazius.

COVIELLE. — Nous saurons reconnaître largement vos mérites.

JOURDAIN. — Restez, Blazius, c'est votre intérêt.

LE PHILOSOPHE. — Que m'importe mon intérêt ?

JOURDAIN. — Réfléchissez bien. Hors d'ici, que pourriez-vous faire?

LE PHILOSOPHE. — Je puis tout sans vous, rien avec vous. Adieu.

(Il sort.)

JOURDAIN. — Eh! va donc, primaire !

(Tous éclatent de rire.)

CLÉONTE. — En voilà un songe creux !

DORIMÈNE. — Quel cabotin !

COVIELLE. — Quel imbécile !

TARTUFFE. — Aller préférer la pauvreté, quand on peut avoir de grasses sinécures !

JOURDAIN. — Un ingrat, que nous gardions avec nous par pitié...

DORANTE. — Il vous a bien rendu service, cependant... Il est vrai que c'était sans le savoir.

TARTUFFE. — Partir en lutte contre M. Jourdain ! Quelle superbe ! Ce pygmée contre M. Jourdain !

COVIELLE. — J'aurai l'œil sur lui. Je lui conseille de marcher droit.

DORIMÈNE, *inquiète.* — Vraiment, vous croyez cet individu capable de susciter des troubles ?

JOURDAIN. — Lui? Allons donc ! Vous le verrez revenir bientôt, comme tous les autres.

DORANTE. — Je ne crois pas. Cet homme n'est pas comme tous les autres. Ce qu'ils attendent de vous n'a aucun prix pour lui. A votre place, je me méfierais...

(On frappe discrètement à la porte. Les personnages s'arrêtent instantanément de parler, comme figés dans une soudaine terreur.

La porte s'ouvre. Molière parait.

Il s'avance timidement jusqu'au milieu de la scène, tandis que, rassurés, tous le considèrent avec une sorte de dédain amusé.)

JOURDAIN. — Vous désirez quelque chose, mon ami?

MOLIÈRE. — Je m'excuse de vous déranger... mais vous m'aviez donné rendez-vous ce soir... pour une réponse... à propos d'un manuscrit que vous deviez examiner...

JOURDAIN. — Ah! oui... Un manuscrit... Voulez-vous me rappeler votre nom, s'il vous plaît ?

MOLIÈRE, *très simplement.* — Molière.

JOURDAIN. — Molière... J'y suis. Parfaitement, Molière... (*à Dorimène, bas*) L'avez-vous lu, chère amie ?

DORIMÈNE, *sèchement.* — Oui.

JOURDAIN, *même jeu.* — Qu'en pensez-vous ?

DORIMÈNE. — Il n'y a pas de rôle pour moi, là-dedans.

JOURDAIN. — Ah... (*à Molière*)... Heu... C'est très bien... Mais trop littéraire.

(Il interroge Cléonte du regard).

CLÉONTE, *à Molière.* — Très bien... mais des longueurs...

(*Il interroge Tartuffe du regard.*)

TARTUFFE, *à Molière.* — Très bien... mais certains passages offensent la pudeur...

(*Il interroge Dorante du regard*)

DORANTE, *à Molière.* — Très bien... mais absolument dépourvu de sens comique...

LA DACTYLO, *passant la tête.* — Trop compliqué pour le public.

(*Covielle, sans mot dire, est sorti. Il revient aussitôt avec un grand manuscrit rouge orné d'une large faveur. Il s'avance vers Molière d'un pas officiel, comme pour une remise de décoration, et lui rend le manuscrit en l'abaissant lentement vers lui.*
Au moment où Molière reprend le manuscrit.)

TOUS, *d'une seule voix.* — Ça ne fera pas un sou.

(*Et Molière, vaincu, s'en va en courbant l'échine*)

(*A peine a-t-il quitté l'appartement qu'une musique populaire éclate. Covielle tire vivement les tentures du fond, découvrant une large baie grand'ouverte. Tous se précipitent vers le fond. On aperçoit une guirlande de lampions multicolores qui brillent dans la nuit, tandis que l'orchestre reprend de plus belle. Cris joyeux, rumeurs. Tout à coup, queqlues détonations.*)

DORIMÈNE, *jouant la frayeur.* — Que se passe-t-il ?

COVIELLE. — Rassurez-vous. Ce ne sont que des pétards.

JOZRDAIN, *à la fois résigné et amusé.* — Quatorze Juillet...

COVIELLE. — Ils continuent à prendre la Bastille... en dansant.

(*Ils se regardent tous en riant, silencieusement, comme des complices. L'orchestre joue toujours, et le rideau baisse très lentement tandis que, le dos tourné à la salle, ils regardent les réjouissances populaires.*)

Gaston MOUREN
et Gabriel BERTIN.

L'Esprit et le Temps

RESPONSABILITE DE NIETZSCHE

Nous sommes arrivés à ce point qu'en dépit de notre enquête et de nos réflexions, nous ne savons plus si la crise est en nous ou autour de nous. Peu importe, puisque les deux visages de la vérité s'unissent pour ne former qu'une seule tête et que cette tête est celle du Sphynx. Mais il faut au moins approfondir ces notions qui font en même temps notre soutien et notre inquiétude. Il faut que nous interrogions les mots et que nous leur retirions notre confiance. Il faut que la pensée nous soit sévère. Et s'il est vrai que nous recherchons dans l'écriture comme dans la vie une Poésie perdue et qu'une Révolution puisse nous la rendre, donnons au préalable une image claire à notre attente.

D'abord, il ne sera pas suffisant que la Révolution soit faite par ceux qui n'ont rien, par ceux qui souffrent et qui viennent demander à ceux dont les mains sont pleines cet excès qu'ils ne peuvent même plus contenir. Une telle révolution, au regard de l'esprit, n'intéresse que le doctrinaire ou le dictateur, celui qui aime le peuple certes, et qui ressent la commune souffrance, mais qui aime surtout à entraîner les hommes vers le destin qu'il imagine.

Il sera bien aussi, il sera mieux, que la Révolution soit faite par ceux qui possèdent, par ceux qui souffrent, non pas de manquer du nécessaire, mais d'être sans générosité. Il ne faudra pas non plus que les riches, les demi-riches, et les pauvres eux-mêmes, abandonnent leurs biens dans un esprit d'ascétisme intéressé, dans l'espoir d'une récompense à recevoir après la mort. Il faudra qu'ils fassent leur révolution personnelle, qu'ils consentent à perdre et à risquer pour redonner une certaine saveur à la vie, pour secouer la somnolence, l'immobilité sans joie où les maintient leur bonheur. Ils rechercheront alors ce que nous appelons la Poésie, c'est-à-dire le sens véritable de la vie, une vie lucide et cruelle, mystérieuse et bouleversante, enivrante et désespérée.

Tant que chacun de nous n'aura pas rompu avec lui-même, au

moins avec une partie de lui-même, nous n'aurons pas reconquis ce temps poétique dont nous éprouvons la nostalgie. Il faudra que le corps fasse éclater le confortable et que l'esprit rejette les formules vite altérées que les hommes d'aujourd'hui proposent à leur intelligence avide mais peu exigeante. Nous subissons présentement un poncif de la révolution. C'est étonnant ce qu'il se consomme de systèmes et de doctrines pour la régénération sociale. Un romantisme nouveau nous entraîne vers l'exagération des jugements et vers la considération pessimiste de notre sort. Il n'est pas sûr, malgré tout, qu'au seuil de cette année 1934, les peuples souffrent autant qu'on dit et que leur inquiétude soit exclusivement justifiée par les conditions matérielles de leur vie. Plutôt par la crainte du futur et par le pressentiment d'un destin qu'ils voudraient repousser. Nous sommes partagés entre la vérité et le mensonge, balançant de l'un à l'autre, mal informés de nous-mêmes, trompés par l'abondance des renseignements, par l'enchevêtrement et la contradiction des connaissances La complexité présente, en tout cas, ne doit pas être, pour ceux qui la réduisent comme pour ceux qui l'exagèrent, une source de volupté intellectuelle. Elle est une douleur dont nous voudrions nous débarrasser, mais qui fait le prix actuel de notre existence, presque notre raison d'être.

Notre inquiétude, on peut donc la caractériser par les hésitations de l'homme devant son destin, devant le destin que des savants rationalistes, ces prophètes modernes, croient pouvoir lui prédire et au besoin lui assigner. Plus précisément, elle se caractérise par notre incapacité à choisir entre les divers destins que chaque époque a toujours offerts aux peuples et parmi lesquels il semble que la fatalité ait toujours fortuitement choisi, selon les mystérieux décrets du hasard. Cette crainte de l'avenir, l'intellectuel la communique aux masses. Mais lui-même, à quoi la doit-il? Ou à qui? La doit-il seulement à la guerre? La doit-il à une économie désordonnée, à une crise sociale qui s'aggrave? Nous autres, pour qui les raisons pures de l'esprit se retrouvent dans les plus brutales contingences, nous avons le devoir de rechercher de ce côté les responsables. Nous nous disons que même si la sécurité que réclament les nations était assurée, elle ne donnerait sans doute pas la sérénité aux intelligences. Il faut donc inculper nos maîtres. Il faut faire peser sur eux, au nom de cet individualisme que le génie rend irréductible, la responsabilité de nos maux.

Nietzsche supporte presque à lui seul tout ce poids. C'est à cause de lui que nous sommes présentement démunis. Il nous a privés de tous nos dieux; il nous a enlevés les uns après les autres tous nos espoirs. Il a vidé le ciel. Il a balayé les religions et

discrédité les images du bonheur que la foi ou la sagesse nous avaient appris à chérir. Il a discrédité la logique au nom de quoi nous agissons toujours et à quoi nous désobéissons sans cesse. Il a découronné la science et l'a décapitée de ses vains espoirs. Il a même répudié la vertu.

Cette passion qu'il a inventée pour lui-même, qu'il a endurée seul, cette crucifixion volontaire dédiée aux hommes supérieurs de l'avenir, elle s'est accomplie au prix du bien-être d'un monde. Ce singulier martyr a privé les hommes de leur tranquillité; il les a brouillés avec la vie sous le prétexte de les rendre dignes d'elle. On pourrait, à son propos, paraphraser Pascal et dire que la passion de Nietzsche nous tiendra éveillés jusqu'à la fin du monde. Car s'il s'est adressé aux forts, à ceux qui peuvent soutenir le regard de n'importe quel Dieu, il n'a pas empêché que son message atteignît les chétifs, ceux pour qui le médicament héroïque est une contre-indication permanente et qui se sentent écrasés par sa philosophie. Il a sous nos propres yeux immolé nos dieux et nous n'en adorons plus maintenant que les fantômes. Nous croyons encore, selon les jours et les circonstances, à la raison socratique et cartésienne, à la morale chrétienne, à l'organisation méthodique et pacifique du monde, à la domination définitive des forces de la nature. Parce que nous avons peur du désert où Nietzsche nous a menés après en avoir chassé tous les mythes. Parce que nous ne pouvons pas le remplir par une aventure comme la sienne, par la joie mystique de la vie, par une vie qui soit le mythe des mythes, ouverte sur la folie et sur la mort.

Aux hommes de tous les jours, aux hommes du pain quotidien, il faut mentir énormément pour les soutenir dans leur équilibre individuel et dans leur adhésion collective. Il faut leur promettre la paix, la facilité, le plaisir des corps, les plaisirs de l'esprit. Leur annoncer une nature d'où la souffrance sera progressivement éliminée, et, faute d'oser, même en paroles, même en pensée, en écarter la mort, leur offrir par le concours de la foi des compensations éternelles.

La fatalité est paradoxale. Elle veut que l'exemple de Nietzsche ne puisse être suivi par les hommes d'aujourd'hui, et cependant elle a préparé à ces mêmes hommes des temps nietzschéens. Notre époque a fait une consommation de vies et de morts, de découvertes et de prophéties, d'espoirs et de déceptions qui est proprement dans le rythme créateur et dévastateur de Dionysos. Tout cela, sans que la volonté des hommes intervienne toujours, car les hommes peuvent se conduire héroïquement pour le triomphe d'une « morale d'esclaves ». Leur inconscience n'a pas de borne. Les évènements, voici bientôt vingt ans, ont précipité les peuples dans la plus cruelle des aventures et leur ont fait toucher

le surhumain. Mais en même temps, ils ont touché l'inhumain et l'aventure est vite devenue une atrocité machinale et inutile. Le monde en est resté tremblant. La perte de la sécurité, les crises d'adaptation que le Progrès impose désormais d'une façon presque continuelle, ont provoqué par réaction une ruée vers les biens matériels. Mais le doute et la désaffection n'ont pas disparu pour cela. Un immense dégoût de soi-même et des idoles a déferlé. C'est que la critique nietzschéenne, génératrice de doute et de révolte, opérait sourdement ses effets. Le spirituel était fausseté et mensonge; le rationnel était illusoire; le matériel est triste. Nécessité alors, pour l'homme moderne, d'appeler la vie héroïque, non par héroïsme, mais — autre paradoxe — par découragement. Ici, il faut, pour rester fidèle au sens le plus profond de sa pensée, arracher Nietzsche à quelques uns de ses rêves et à quelques unes de ses illusions — car il en eut aussi — pour l'arracher en même temps aux religions et aux mots d'ordre qu'on fait naître dans son sillage. S'enflammant aux paroles éclatantes qu'il prononça, des hommes se groupent et partent en croisade. Ils vont pensent-ils assainir la société corrompue, lui rendre la force et restituer en même temps à la vie son action tragique. Nietzsche eut approuvé cet élan, mais il eût aussitôt décelé les faux dieux, et il eût reconnu autour d'eux, assemblés et subjugués, des hommes de « l'arrière monde ». Car il ne pensait pas que la vie pût être collectivement géniale et collectivement « surhumaine ». Le dictateur qu'il appelle est un dictateur de soi-même et s'il envisage la dictature politique, ce n'est qu'accessoirement. Il ne prétendait pas rendre les peuples meilleurs ni plus heureux, mais montrer que l'héroïsme et le génie, ces ennemis de la masse égalitaire, justifient davantage le monde que la conservation de l'espèce. Aux bienfaiteurs de l'humanité, il préférait les excitateurs de pensée et les excitateurs de vie. Son amour est l'exceptionnel et l'intense non le durable et, par là-même, il est anti-social. Sa philosophie est aristocratique. Son drame est un drame personnel et n'est que cela. C'est l'histoire d'une pensée prodigieuse, d'une œuvre et dune vie prodigieuses, l'une expliquant l'autre, l'une magnifiant l'autre, l'une brisant l'autre, et atteignant ensemble au mythe, mais non plus à un mythe qui adoucisse l'horreur du monde, à un mythe qui la fasse apparaître dans la splendeur et le feu du génie, pour la rendre effrayante et cependant désirable. Et si de soi-disants disciples l'avaient appelé, lui, le solitaire, il se fût bientôt retiré d'eux. Lorsque Zarathoustra dit: « Oubliez-moi! », cela veut dire: « Trouvez une force en vous qui ne dépende pas de moi, vivez chacun votre vie et mourez chacun de votre mort! » Mais cela veut dire aussi: « Je me retire de vous, je me retire de mon enseignement, je me retire de moi-même, parce que je m'é-

lève toujours plus haut, parce que je rapproche toujours plus mon visage de l'éblouissante vérité. » Chaque œuvre de Nietzsche représente ce moment de la méditation et de la connaissance où les délégués de l'espoir religieux ou de la volonté sociale, venus pour interroger le prophète, s'aperçoivent qu'il a quitté sa prophétie et ne remportent que son silence.

C'est par destructions successives que procède Nietzsche. Il surmonte par romantisme un classicisme mort et une érudition prétentieuse. Puis il condamne, par lucidité critique, ses attachements romantiques. Il surmonte ensuite sa logique et sa lucidité pour se créer un mysticisme à sa mesure, c'est-à-dire démesuré. Il ne connait pas le repos. Il s'achemine volontairement et joyeusement vers l'indiscible, vers le surhumain, vers la folie. Son optimisme est sorti du pessimisme, parce qu'il avait poussé jusqu'au bout le pessimisme. Son mysticisme a triomphé du raisonnable, parce qu'il avait tiré le parti extrême du raisonnable. Il fait et refait toujours le chemin qui va du cocon à la chrysalide, de la chenille au papillon. Il passe et dépasse. Il précipite les naissances et les morts. Il hâte la vie. Alchimiste, il réussit mieux que la transmutation des métaux: il se transmue lui-même. Il est le symbole individuel et vivant de la révolution permanente.

Et maintenant, il faut s'interroger et répondre. Cette révolution sociale dont on parle tant, doit-on souhaiter la faire? Oui, si c'est pour tirer des hommes de la misère, pour renverser des puissances injustifiées, pour anéantir des institutions corrompues. Non, si c'est pour améliorer notre sort et nous grandir nous-mêmes. Car il importerait auparavant d'accomplir sa révolution à soi, de purger son esprit et son cœur, de consentir des sacrifices, de faire en soi le vide niezschéen, puis d'y introduire la dureté et, comme couronnement, d'y introduire la joie, la joie insolite et dangeureuse de vivre et d'être soi-même. Mais nous en sommes incapables. Les meilleurs d'entre nous ne peuvent se passer d'ambitions objectives. C'est pourquoi nous nous plaignons des temps et c'est pourquoi nous accusons la société. La leçon donnée par Nietzsche, dans la partie positive de son œuvre, c'est-à-dire la motivation, la création et l'offrande de soi, nous ne pouvons espérer la suivre. De son message, nous n'aurons vraiment retenu que la force de négation. Et bien que n'ayant droit sans doute qu'à la « morale d'esclaves », au type ordinaire de l'homme, nous avons reçu de lui le pouvoir de projeter sur le monde et sur nous-mêmes le rayon purificateur et meurtrier de la connaissance. Mais c'est pour vite revenir à notre prudence, à notre esprit de mesure, à nos conciliations. Et nos mécontentements ressemblent à de la honte.

Voilà la situation morale où Nietzsche a mis la plupart des

intellectuels d'aujourd'hui. Quelles que soient les raisons qu'ils aient d'accuser l'état social, quelles que soient les raisons qu'ils aient de s'accuser eux-mêmes, ils ont le droit de l'accuser lui aussi, lui surtout. Et la colère qu'ils ressentent contre lui s'ajoutera, pour la grandir si possible, à l'admiration qu'il leur inspire.

Roger SECRETAIN.

LA POESIE

ABSENCE, par *Alfred Gangotena* (Chez l'auteur à Quito. Equateur).

La plupart des écrivains, avant de les lire vous les connaissez déjà par cœur, vous en avez déjà plein les oreilles de tout ce qu'ils vont vous dire qui a déjà été dit et redit, avec des petites virgules en plus ou en moins, pour intéresser et instruire la race innombrable des esprits ignorants de l'essentiel mais collectionneurs et à comparaisons qu'on appelle: La Critique.

Un homme original et très rare.

Un poète original, contrairement à ce qu'on pense, l'est beaucoup plus. S'exprimer demande un effort, demande un concours de forces et facultés, demande une culture, de la patience et, par dessus tout, la soumission à une langue créée par d'autres, dans un autre âge, conventionnelle, destinée à la masse, ou au moins à une société, utile et accablée de compromis, filtrée et multipliée à la fois.

Un certain nivellement dans les écrivains parait donc inévitable.

Pas seulement les êtres exceptionnels sont éliminés, mais aussi les états exceptionnels.

Un écrivain qui a 42° de fièvre est dans un état général bien intéressant, mais que nous dira-t-il ? à peu près rien.

Sous l'action de l'éther il se sent transporté. Il fait un bond soudain. Ah! ce bond mirifique! Mais l'écrire, impossible.

Opiomane, il assiste à de l'inoui. Il ne l'écrira pas. Il ne le peut. Ivre, il n'écrit pas. Fou ? Pas davantage. Peu de fous écrivent (et d'ailleurs, tout comme les hommes sains, observant la loi du moindre effort, ils écrivent ce qui se passe à leur périphérie et non à leur centre). Ils n'ont plus certaine force. Ils n'en ont plus la tendance surtout. Leur être cherche son équilibre sans paroles. Ils se passent d'elles. Mais voudraient-ils l'utiliser, le langage dégrade aussitôt l'état qu'on voulait rendre. Au dela d'une certaine bizarrerie, les mots ne rapportent pas.

En rêve on n'écrit pas. Le mystique en transe n'écrit pas. Ravi, on n'écrit pas. Si on écrit après, après c'est tout sauf *ça*.

Les moribonds n'écrivent pas, et pourtant quel moment qu'une agonie!

Et ainsi du reste.

Aussi la littérature appartient-elle aux individus moyens.

Alfredo Gangotena est un des rares poètes que j'ai rencontrés qui ne me soit pas apparu comme un être moyen et bâti comme tout le monde.

Quantité de réactions et de réflexes se produisaient chez lui tout autrement que chez les autres hommes. Un désespoir irrespirable et bien du dedans était là qui vous fauchait bras et jambes.

Les murs tremblent, les feuilles aussi
je vous le dis, je vous l'assure
il y a quelqu'un qui saigne ici.

Je l'ai vu regarder des cailloux avec une sympathie vraie, et qui vous glaçait (un aliéniste se serait fait une autre réflexion). Je l'ai vu regarder des amis de sa famille, ces éternels bavards équatoriens comme on regarde des pierres, un regard froid et rigide cent pour cent, vidé, raclé de toute impression vivifiante; regard effrayant et comme mortel.

Ce lui était une sérieuse contrainte que d'être debout ou même assis. Il n'était bien que gisant.

Il se mettait par terre chaque fois qu'il avait l'occasion d'être seul, la tête appuyée contre un arbre, ou un pied de fauteuil.

Son premier livre, il l'appelle *Orogénie*, le livre de la Terre, Terre extérieure — Gangotena habite le superbe et presque épouvantable pays de hauts plateaux nus et de volcans qu'est l'*Equateur* — Terre intérieure aussi, par une sorte de pétrification personnelle, et parce que le désespéré et le maudit (il avait été maudit, bien à tort du reste, mais il croyait ferme à cette malédiction) ont naturellement comme symbole la pierre.

Quand Gangotena sort de son univers géologique, s'humanise-t-il ? Se sent-il entraîné vers l'animal ou l'homme ? Non, l'animal n'existe pas chez lui sauf quelque animal particulièrement fielleux qui n'existe qu'en fonction de ses humeurs et en tant que creuset à poisons « *ici le scorpion, la tarentule...* »

Car Gangotena a le sentiment physique du poison, du poison essentiel de la désagrégation cellulaire, moléculaire et chimique (Gangotena est également ingénieur des mines).

Il ne se sent entraîné que vers la fleur.

Mais là, changement inoui, délices qui abondent, qui tremblent, excessives.

Même un chinois n'a pas cette ferveur inouie. Un ravissement amoureux le prend dans un jardin, une communion extatique (il n'y a pas d'autre mot), et sa mère était pareille, spectacle où l'on assistait pénétré d'on ne sait quoi, et gêné de ne pas mieux

saisir. La fleur, le troisième sexe, le sexe angélique du monde.

Tout ce qui est positif dans l'univers gangoténien est angélique et floral. Ce qui est négatif est maudit et minéral.

Dans *Absence* pourtant il y a quelqu'un. *Sa fiancée.* Fiancée sublimée, comme celle qui apparait dans les poèmes de Poë, que nous lûmes ensemble combien de fois, être diaphane dont on ne sait rien, fait de souffle et de fleurs.

O femme la plus douce sous mes regards
Comme ces blanches fleurs de soie et de silence
Qui appuient leurs corolles haletantes au nonchalant stipe des
[palmiers,
Tu penches sur mon épaule la fraîcheur aérienne de ton visage.

Proche elle reste lointaine.

« *blanche et secrète comme les neiges d'une étoile nouvelle* »

et située dans un tel absolu, qu'elle est purement essentielle, dépourvue d'attributs.

Ici mieux qu'ailleurs se voit cette tendance à l'extase, ce désir de sublimer toute chose, de les porter dans un au-delà.

Dans les poèmes de Gangotena, il n'y a presque rien à « attrapper ».

Des voix sans nombre,
Echos vieillis des nébuleuses
Echos diaphanes dans les rivières et les torrents
Des voix sans nombre allaient mourir, allaient se perdre
Dans les sables arides d'autrefois.

Il décentre, il porte tout dans l'au-delà, il a le vocabulaire gazeux ou angélique « haleine, brise, nuage, souffle... ce qui s'exhale... » mais au milieu de ces espaces illimités, de ce domaine céleste, passent les déchets lourds et durs des complexes de son adolescence qui rendent, en dehors d'un certain flottement peut être dans la langue (qui n'est pas sa langue maternelle) la compréhension de ses poèmes bien malaisée.

Par exemple le complexe sang-maladie-malédiction.

L'auteur étant jeune souffrit de plusieurs maladies, dont l'hémophylie. Cette maladie atroce, qui le mettait à la merci d'une dent arrachée, d'une simple piqure par où son sang coulait aussitôt, sans recours, sans s'arrêter, sans cesse, (à l'abri de la mort derrière ce frêle et unique rideau de l'épiderme), maladie qui le mettait dans une crainte continuelle et pratiquement hors du monde, l'a marqué à tout jamais.

Ces idées fixes du sang, et quelques autres, soigneusement

déguisées et travesties par la honte, et parce qu'on ne plastronne pas avec ça, pas plus qu'avec la guerre chimique, ou avec une lésion des reins, camouflés en symboles et mots pris successivement dans des sens divers, pèsent dans tous ses poèmes, pour qui les lit attentivement, du poids d'une épouvantable charge (1).

Le sang y est partout.

Le sang m'appelle
Le sang des jours d'extase plus rythmé que la mer
Le sang qui n'oublie jamais, qui m'envahit d'une couleur terrible
Mais vite que cet inutile voyage des yeux finisse
Le cœur aimé qui a tant patienté, veut à tout prix revoir son sang
Jouir d'une ombre convoitée, plus douce et plus propice à son pénible tremblement
Je vous le dis, je vous l'assure
Il y a quelqu'un qui saigne ici.

Henri MICHAUX.

LE RENDEZ-VOUS D'UN SOIR D'HIVER, par *Joë Bousquet*, Editions René Debresse, Paris.

Un roman ? Plutôt un chant à une voix. Presque sans accompagnement. Une mélodie nocturne. Le chanteur des rues, à moins que ce ne soit Pierrot blessé mortellement dans on ne sait quel combat, rêve de son amour. Le rêve-t-il ? Il le tisse plutôt sur la trame de sa vie, sur les chocs que ne manque pas de lui prodiguer le monde extérieur, sur chaque évènement qui s'offre à lui. Au moment où, d'ailleurs, on le croit le plus plongé en lui-même, on s'aperçoit qu'il observe tout, qu'il est lucide. Les personnages qui le coudoient, passants ou parents, voyageurs campagnards ou oncle notaire, il les transperce du regard, il en fait tomber les masques. Sa compassion est sans pitié, pour cette humanité si peu humaine. Pierrot est mortellement atteint, mais dans un monde définitivement comique.

Et elle, Annie, l'objet de cet amour désespéré ? *Elle était femme en moi et ne se distinguait de mon amour que par l'éclair d'un visage où me regardait toute la beauté du monde.* Cette amie d'enfance qui se souvient encore si bien d'hier où elle était fillette, a pour lui des élans d'amour maternel, des abandons de petite fille. *J'ai besoin d'être portée par quelque chose de faible qui serait plus fort que moi*, confie-t-elle.

---

(1) Les hommes n'aiment guère qu'on leur parle de souffrances physiques, ou de la faim des chômeurs. Ils préfèrent les tragédies de sentiments, les souffrances morales. Oui, évidemment, les souffrances morales, c'est du luxe.

Tout comme Didi (1), Annie est une gamine dont le frais visage et la simplicité enfantine interviennent singulièrement dans l'amour qu'ils suscitent. Le poète qui l'aime la tient véritablement pour un objet, dans le temps même où il se sent le plus ne vivre qu'en elle. Quand elle parle, c'est en petite gamine qui ne comprendra jamais rien à lui. C'est une des raisons pour lesquelles il l'aime. Amour purement sensuel, mais cette sensualité est à chaque instant obligée, on ne sait par quelle fatalité, à se fuir, à se transfigurer dans l'esprit du poète, à le conduire presque malgré lui dans une réalité créatrice, mille fois plus vive, plus tenace, que l'amour lui-même. Cet amour s'oblige à se dépasser. Il s'oblige à mourir là où il ne peut que ressusciter. Il se conduit par la main vers les régions où il ne cesse d'exister que pour être purement lui-même. Contradiction si l'on veut. A tout instant cet amour, au contact de sa propre chair, rebondit pour changer d'état, et ceci malgré lui. Il n'est point aspiration. Il n'est point recherche spirituelle. Il s'accroche au contraire à tout ec qu'il peut. Il y a en lui du regret, de la nostalgie. Il voudrait être cette chair d'Annie, d'Annie qui écrit comme ceci: « dis-moi qui c'est la poétesse que tu aimes ». Car Annie est témoin de ce conflit, mais de la poésie, sa rivale, elle demande « dis-moi qui c'est la poétesse que tu aimes ». Voilà tout ce qu'Annie peut comprendre. Elle n'en saura jamais plus. A quoi bon tenter de lui expliquer ?

Voilà le départ, le mécanisme de ce mouvement intérieur par lequel Bousquet se retrouve à chaque instant au sein de l'univers que fuit son amour, et qui impose à cet amour de se nier pour s'accomplir. Mais tout ce mouvement est déjà vu de l'autre côté. Il nous apparait déjà dans le renversement que lui impose la réalité atteinte. (La réalité ne renverse-t-elle pas cela qui, n'étant pas réel, se prenait pour tel, et s'en donnait l'apparence ?) Et c'est bien là que réside l'essentiel en ce qui concerne Bousquet. C'est au cœur de sa création poétique, dans sa réalisation intérieure, dans son unification au sein de sa propre vie, c'est là qu'il nous faut aller le trouver, pour comprendre la prodigieuse portée de son œuvre.

C'est une nouvelle définition de la poésie qu'il faudrait trouver pour définir Bousquet. Je tiens en effet son expression pour un miracle de poésie pure, qui ne s'apparente à rien d'établi. Elle relève d'une expérience poétique au sujet de laquelle j'hésite à prononcer le mot de mysticisme, bien que je tienne à l'évoquer. Mysticisme et poésie: deux mots qui devraient à cha-

---

(1) V. « Il ne fait pas assez noir », de Joë Bousquet (même éditeur).

cune de leur nouvelle manifestation surgir dépouillés de toute signification antérieure; deux mots qu'il appartient à chaque mystique et à chaque poète de rebaptiser, de recréer, de faire surgir de l'indéterminé. Mais hélas, peu de mots s'accompagnent d'une multitude d'associations aussi exécrables que le mot mysticisme, et il y a autant de poésies qu'il y a de vrais et de faux poètes...

J'ai déjà dit qu'il ne s'agit pour Bousquet ni d'aspiration ni de recherche spirituelle. Aspiration et recherche ne sont que les échecs de la poésie et du mysticisme. Elles sont l'artifice par lequel se voile leur défaite. Ne nous trompons point à leur accent touchant. Si le mouvement humain qu'elles évoquent n'a jusqu'ici que très peu émergé de l'inconscient, s'il nous a légué plus de témoignages de faillites que de succès, gardons-nous de le parer des attributs de ces faillites! Gardons-nous ainsi d'évoquer Dieu à propos de mysticisme. Dieu en est l'échec, même dans l'union. Une véritable unification de l'individu dans sa propre essence doit éliminer toute idée de Principe, de divinité, de cause. Ces précautions dont je m'entoure au sujet du mot mysticisme en ce qui concerne Bousquet sont essentielles. Pour guider le lecteur de cette note je dirai que l'expérience de Proust, sa perception de l'intemporel qui recréa en lui le signe de chaque chose, est un bon exemple, selon moi, d'expérience mystique, parce que dépouillé de toute superstition religieuse. Mais Bousquet va plus loin dans une expérience analogue, et surtout (j'arrive au point sur lequel j'insisterai) son expérience, bien qu'elle soit de la même famille que celles qu'on connaissait, s'oppose si diamétralement à tout ce qu'on a vu, est tellement un défi à tout ce à quoi l'on était accoutumé de voir, que je ne crains pas d'affirmer que cette réalisation apporte à l'histoire humaine un document unique, une véritable révélation de ce que nous tenions jusqu'ici pour impossible.

On se souvient du cri de Proust: « Félicité céleste ! » Tous les autres cris de réalisation mystique sont identiques à celui-là, sauf celui de Bousquet. L'homm, en émergeant de la durée dans l'intemporel, incendie son passé, ou plutôt le réabsorbe dans un incendie qui le recrée. Cet éveil créateur, semblable à une nouvelle naissance, prend chaque fois, sauf pour Bousquet, l'aspect d'une identification plus ou moins complète avec la vie (je résume par ce mot tous ses analogues). Le cri « Je suis la Vie » est l'affirmation limite qu'engendre cette alchimie humaine.

« La vie m'a dépossédé de moi-même ». Voilà au contraire la stupéfiante constatation de Bousquet, en opposition avec toutes les autres. Et cette affirmation crée à elle seule tout un nouvel univers de la pensée et de l'amour. Nous savons que cet univers est authentique et total. Nous en reconnaissons la validité. Sou-

dain cet homme se met à parler, et ce n'est pas lui c'est *sa vie* qui parle de lui. Le voici plus pauvre que les plus pauvres, errant à travers le monde des objets, demandant à chaque objet de le baptiser, lui, cet homme qui n'est plus là, de baptiser sa vie à travers son propre regard que le monde a capté. Ce regard! Cette extraordinaire manifestation d'une vie qui n'a pas voulu de lui! D'une vie qui l'a chassé! A tout instant se joue ce drame de l'homme dépossédé par son regard, par son regard qui ne surgit pas de lui-même, mais des objets qu'il crée. Car les objets n'existent, par rapport au dépossédé, que dans la mesure où sa propre existence se trouve niée par son accomplissement!

La nudité d'Annie buvait tout mon regard et ne me laissait que mes yeux... Cette fleur cachait dans son éclat les sources de mon regard. Et je crus qu'elle allait, pure lumière de mon corps, éclore dans toute ma chair le matin de mes tendres yeux qui se fermaient de plaisir... Voilà deux phrases révélatrices absolument. Au contact d'Annie, celui qui parle est le dépossédé. Il en est toujours ainsi. Mais ailleurs dans la région où cet amour se trouve déjà transfiguré, c'est *sa vie* qui parle. Et *sa vie* constate que son regard est engendré par l'objet, et elle se demande si cet objet, devenu de la sorte la lumière même du corps abandonné, si cet objet voudra bien, étant lumière, faire éclore les yeux de cette chair déjà prête à recevoir ce baiser...

Renversement si total de ce à quoi nous étions habitués que nous résistons. Nous résistons à l'évidence de l'impossible. Nous résistons à la manière très particulière dont cet impossible s'affirme. Je pense au style de Bousquet. Style qui d'avance rejette ceux qui ne feront pas l'effort de s'adapter à lui. Style dont on se demande, si l'on n'a pas compris sa nécessité, pourquoi il ne cesse de revenir sur lui-même comme dans le dessein de nous troubler, pourquoi il s'obstine à faire jouer au sujet un rôle d'objet et à l'objet le rôle de sujet, pourquoi il nous fait remonter à chaque instant son propre courant, pourquoi il nous oblige à abandonner chaque objet pour son attribut, comme si l'être de cet objet n'y avait point accès. *Chênes et marronniers s'entre-regardaient en moi avec leur profondeur où mon regard ne pénétrait pas; ne pénêtrait pas du moins sans devenir irréel. Et j'y sentais la transparence aller à la rencontre de ses étoiles indécises, m'y découvrir une autre vie dans la matière lumineuse de mon amour.* C'est en leur profondeur que les arbres se regardent en lui; c'est en cette profondeur que son regard devient irréel; ce n'est point son regard mais sa transparence qui va vers les étoiles; pour lui découvrir une autre vie non point dans son amour mais dans sa matière lumineuse.

Il s'agit là d'un univers qui a ses lois biologiques propres.

Cette expression est la matière parfaitement organique de l'expérience mystique — ou poétique — dont je parle, et dont je viens de donner la clef. Expérience si importante qu'elle mérite d'être comprise dans ses innombrables conséquences. Je ne puis dans une note, que l'indiquer. Je tiens à dire qu'elle m'apparaît plus remarquable par son caractère unique, par son défi à ce que nous tenions pour assuré, que par sa pureté. Elle ne me semble pas avoir encore dévasté Bouquet autant qu'elle pourrait le faire. Elle me semble se surprendre un peu elle-même, de même qu'elle nous surprend. Elle s'attarde à des conflits pour qu'en surgissent des étincelles. Je tiens à préciser ce point pour qu'un lecteur trop hâtif ne me fasse pas dire que je tiens la réalisation de Bousquet pour la plus grande révélation de l'histoire humaine. Je dis qu'à ma connaissance elle est unique par son caractère. Elle nous indique qu'une réalisation humaine est possible par une voie qui nous semblait une impasse, par une voie dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Dans cette voie, Bousquet est seul. Je ne connais personne qui l'ait précédé, personne qui le suive. De là son prix inestimable, et les innombrables découvertes que nous lui devrons.

Si on voulait l'examiner attentivement, on ne tarderait pas à explorer ce nouvel univers, ou plutôt ses possibilités, car dans un probable non accepté il semble faire régner toutes les coïncidences impossibles. Bousquet semble nous prouver que seul, est réel l'indéterminé. Périssent les théologiens! Bousquet a raison. Il a raison quoiqu'il dise. On ne peut pas plus mettre en question sa réalité que celle d'une musique. De même que les sons témoignent en tous cas de la musique (on ne se dit pas: j'entends des sons, mais la musique est-elle réelle?), de même l'œuvre de Bousquet témoigne de sa réalité poétique et philosophique. Elle porte en elle un tel caractère d'évidence plastique, qu'en admettant que nous possédions pour notre malheur un système du monde selon lequel Bousquet serait dans l'œuvre, il nous en rendrait obligatoire la révision.

« Il ne fait pas assez noir ! » Tel est le cri de la lumière selon Bousquet. La lumière n'est lumière lumineuse, et vision, que dans la mesure où elle est assassinée. Notre univers a capté le mouvement infini dans une constante de 300.000 Km. à la seconde. Cette constante, nombre, est un véritable meurtre de la lumière absolue, du mouvement absolu. Et cet absolu est *noir* et glacé. Pour cette lumière noire, absolue, indéterminée, en qui aucun possible n'est encore sacrifié, toute vie est morte. C'est elle qui est dépossédée dans les êtres, c'est elle qui est venue en revanche déposséder Bousquet du sien. Et en s'emparant de l'être de Bousquet — de Bousquet identifié dès lors à son destin —

c'est elle, lumière noire, qui crie et qui pleure d'être manifestée!

C'est elle qui parle, qui explique, qui rebaptise les objets, qui les engendre dans l'homme dénudé. C'est elle qui exige que chacun s'identifie à son destin, c'est elle qui indique ce destin par des signes innombrables qu'il faut savoir lire. Ce sont ces signes sur lesquels se penche Bousquet. En fait n'est-il pas simplement une conjonction de signes, dont le rôle est de les identifier ?

... Je me suis répété bien souvent que j'étais l'homme de ma vie... Et cette conjonction est inéluctable. Elle semble être imposée à la vie; à cette lumière noire elle semble avoir été imposée depuis la fondation du monde... *Je me disais en retenant mon souffle que si je n'avais pas été là, il y aurait eu tout de même un homme immobile contre le mur et que cet homme aurait été moi...* Et la lumière ne peut ni refuser ni accepter cet homme-symbole qui l'assassine, ou plutôt elle se trouve contrainte à la fois de l'accepter et de ne l'accepter point... *J'étais au monde de ce qui meurt; et j'avais des yeux pour voir le vent remonter aux sources de la fraîcheur première où la vie se défend qu'on l'ait jamais vécue..* Drame cosmique, drame de l'incréé dans le créé, où l'être créé se débat dans cette véhémente négation de lui-même qu'est sa propre vie... *Et puis, un cri: un cri qui n'était pas de moi. Car rien ne m'a jamais appartenu que ma fatigue et la voix cassée de ma peine. « Je suis le maître de l'âme qui m'enveloppe dans son sein... »* C'est l'homme dès lors qui est définitivement frappé d'irréalité au sein de cette réalité majeure qu'est la vie... *Je me disais: ma vie d'ici n'est rien que l'enchantement de ma vie. Je ne suis en ce monde qu'une fable sur mes propres lèvres...*

J'affirme que j'ai cité au hasard. La substance de ce livre est un cristal si dur que tout y est cohérent. Pas un mot n'y dément les autres. A aucun instant l'auteur ne quitte son univers pour le contredire. On ne saurait le prendre en défaut une seule fois. Son témoignage est incroyablement véridique .

Je n'espère pas avoir donné une idée adéquate de ce livre. Ses 150 courtes pages, et les quelque 100 pages d'« Il ne fait pas assez noir » constituent un apport humain plus riche que bien des gros volumes. Dans ma hâte de le signaler je n'ai pas voulu attendre d'en faire une étude qui n'aurait plus trouvé place dans ces chroniques. Je voudrais avoir incité le lecteur de cette note à lire ces deux petits volumes. Je voudrais leur en avoir facilité la tâche. Je ne leur dirai pas la fascination de cette lecture. Cette poésie magique, cette émouvante destinée, nous brassent et nous recréent de leur amour.

Carlo SUARÈS.

LES LIVRES

VIE DE GOETHE, par *Edmond Jaloux*. (Plon).

Comme l'auteur de ce livre nous en prévient dans son avant-propos, il ne s'agit pas ici d'une étude complète sur Gœthe, mais d'une sorte de moralité vécue dont le dessein consiste à mettre en lumière l'harmonieux et concordant développement de la pensée et de la vie de Gœthe. On a déjà dit avec juste raison que le chef d'œuvre du grand poète était sa vie même. Nul en effet n'a su mieux que lui concilier les exigences de la vie intérieure la plus haute et la plus riche avec les nécessités de la vie sociale. A tous, Gœthe a donné un magnifique exemple de la plus grande sagesse à laquelle puisse parvenir un être humain.

Quel enseignement, cette vie si pleine, si lumineuse et si féconde ! On parle souvent des sages de l'antiquité. Mais peut-être était-il moins difficile, en ces temps où la somme des connaissances c'est-à-dire des motifs d'inquiétude, des causes de déséquilibre, était moindre qu'à l'époque où vécut Gœthe, d'atteindre à une aussi magistrale harmonie. Et le plus extraordinaire, c'est que la nature même de Gœthe, sse prédispositions et ses aspirations les plus secrètes, tout cela aurait dû le conduire plutôt au désordre et à la révolte: mais par un prodigieux effort de sa volonté et aussi par une claire vue de ce en quoi consiste le bonheur, Gœthe a su arracher de lui ses racines qui eussent étouffé le développement de son génie et, à l'image de son Faust il a asséché et fertilisé un terrain marécageux.

Après Rainer-Maria Rilke, M. Edmond Jaloux rappelle que la gloire pourrait bien n'être finalement que la somme des malentendus qui se forment autour d'un nom nouveau. La renommée que Gœthe a acquise, le sens qu'on a attaché à son œuvre permet de vérifier une fois de plus la vérité de cette parole. Pour la majorité, Gœthe est le père du romantisme, — et sans doute l'est-il dans une large mesure. Sans *Werther*, le mouvement romantique, je ne dis pas n'aurait pas existé, mais n'aurait peut-être pas eu cette ampleur qu'il a connue. Seulement cela a été le privilège de Gœthe d'avoir su être romantique avant le romantisme et par la suite d'avoir su transformer, à force de sagesse et de lucidité, toute cette fièvre bouillonnante en une paix sans cesse plus sereine. Il y eut bien parfois des rechutes, des défaillances — et même jusque dans les dernières années — mais qui ont été chaque fois surmontées, réprimées domptées. Peut-être Gœthe, pour parvenir à faire de sa vie ce miracle que suscitera à jamais l'admiration, a-t-il eu recours, comme on lui en a fait effectivement le reproche, à l'égoïsme, auquel son pré-

sent biographe le défend d'avoir cédé. Mais cette querelle est inpépuisable; et du reste elle ne signifie pas grand chose. Et le mot égoïsme n'a pas non plus ici beaucoup de sens. L'homme auquel nous avons affaire s'est mû sur un plan tel que ce qui sert à caractériser les habituelles démarches des êtres humains ne vaut plus rien ici. Dans ce cas Dieu aussi, après tout, est égoïste.

Il ne faudrait cependant pas croire que Gœthe ait vécu dans une espèce de carapace d'insensibilité qui l'aurait protégé, c'est-à-dire éloigné des souffrances humaines. La vie de Gœthe abonde au contraire en exemples qui prouvent à quel point tout l'intéressait, à quel point il était capable de vibrer et de s'émouvoir pour toute forme, vraiment digne d'intérêt, de l'activité humaine. Il faut se souvenir qu'à plus de quatre vingts ans il prenait encore parti dans des problèmes scientifiques et littéraires, lisait Hugo et Mérimée et se passionnait pour une discussion entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Par contre, les formes les plus médiocres et les plus vaines de cette activité humaine, — je veux dire la politique — ne trouvaient plus en lui qu'un contempteur sagace et lucide.

Il y a aussi le chapitre des amours de Gœthe: chapitre qui commence à l'âge de vingt-et-un ans avec Frédérique Brion, pour se clore, à l'âge de soixante-cinq ans, avec Marianne de Willemer. Ici encore on a beaucoup épilogué et l'attitude de Gœthe, fuyant l'objet de son amour et l'oubliant somme toute assez rapidement, n'a pas toujours reçu l'approbation de censeurs encore plus dépourvus de pénétration que d'indulgence. L'amour était pour Gœthe le tremplin d'où son génie s'élançait à la conquête de la connaissance et de la sagesse. Et personnellement j'avoue que le dernier amour de Gœthe est un des épisodes qui me touchent le plus dans cette vie si parfaite dont il détourne et élargit à la fois le cœur : j'admire ce vert vieillard retrouvant la foi et comme la pétulance de sa jeunesse, j'admire ce cœur, sur le point de cesser de battre, encore prêt à s'ouvrir et à aimer.

Le livre de M. Edmond Jaloux constitue un bien beau témoignage de la ferveur de l'auteur pour le grand poète ainsi que de la compréhension qu'il a de son œuvre. Les réflexions les plus judicieuses et les plus fines surgissent pour ainsi dire à tout moment, éclairant la figure si complexe du poète et accroissant encore l'intérêt que l'on prend à cette lecture. Et ces réflexions sont amenées avec tant de simplicité et comme de naturel qu'on en admire d'autant plus l'exactitude et qu'on s'étonne aussi qu'elles ne vous fussent pas encore venues à l'esprit. Enfin répandu discrètement sur tout l'ouvrage plane cette atmosphère si émue, si humaine, qui caractérise le ton de la critique de M. Ed-

mond Jaloux et qui donne à celle-ci tant de prix et tant d'attrait Aussi le Gœthe qui nous est présenté ici est-il, sans que sa figure spirituelle en soit pour cela diminuée, un Gœthe qui nous est présenté ici est-il, sans que sa figure spirituelle en soit pour cela diminuée, un Gœthe humain, sensible et vivant et non cette statue figée et solennelle que se plaisent à dresser tant de ses commentateurs.

Georges PETIT.

FOLLE QUI S'ENNUIE, par *Robert Vivier* (Rieder)

« Folle qui s'ennuie dans son ménage ». Tel est le titre complet. Antonia n'était qu'une gamine quand les Allemands occupaient Romainchamps, son village. Elle garde ses yeux de petite fille à Bruxelles où elle a suivi sa famille après la guerre; et ce n'est pas le fils Dubois, l'employé ponctuel qu'elle va épouser qui réussira à transformer son cœur. Elle l'aime, mais elle ne peut faire plus que d'aimer l'homme qu'il est, c'est à dire un individu sans dessous, sans mystère, en qui elle verra sa riche nature obscurcie et comme éclipsée dans sa propre tendresse. Il y a bien les soins du ménage où l'on peut se demander si elle ne réussira pas à matérialiser son idée du bonheur. Mais quand une femme a changé son corps en un tissu d'actes mécaniques le monde est là pour le ressusciter à son côté, il reste la clarté du jour et le soleil pour lui montrer sa chair dans les yeux d'un homme qui passe. Sitôt qu'Antonia habite la campagne, sa foi d'épouse devient la pâture des petits oiseaux. Elle couche avec le mari de sa voisine, par surprise et par vertu, dirait-on, comme pour se refuser la douceur de l'entendre lui parler d'amour. Accident qui, devant la ramener à son mari, fait penser à la chute d'un mur mitoyen qui répandrait également ses ruines sur les pelouses des deux jardins.

C'est dans le dénouement que ce livre révèle tout son intérêt. Antonia couche avec Nicolas, l'avoue à Jules son mari et, par décence, retourne dans sa famille où l'homme trompé ne pourra pas s'empêcher d'aller la reprendre. Dans ces esprits vraiment droits et sains, le préjugé qui les brouillait avec les voisins ne tarda pas à se dissoudre. Ils redeviennent amis; et la jeune femme s'étonne d'avoir pu désirer cet homme au point de se donner subitement à lui. Comment une femme resterait-elle la prisonnière d'un acte instinctif, quand c'est pour la délivrer et non pour la lier qu'il a été amené à se produire. Ah! l'extrême candeur a bien le don de montrer le réel là où il est.

Ce dénouement, aussi peu littéraire que possible, il n'y a pas un trait, dans tout le livre, qui ne s'emploie fort heureusement

à nous le rendre vraisemblable. Si le décor de banlieue où nous sommes introduits semblait attendre avec nous une aventure psychologiquement exceptionnelle, c'est que — par une ruse de l'auteur — il avait ses couleurs dans l'imagination même de cette jeune fille qui devient femme et qui se manifeste parfois d'une façon aussi délicieuse que la petite fille dont Freud a publié le journal psychanalytique. Ainsi ce décor donne-t-il, dès maintenant, une partie réelle à l'aspiration de quelques êtres, simples et forts comme cette femme.

Joë BOUSQUET.

OTARIE, par *Francis de Miomandre* (Edition Maurice d'Hartoy).

Aimez-vous les otaries ? Ce sont des animaux délicats et touchants, des bêtes tendres qui s'excusent de leur manque de grâce et s'efforcent de faire oublier leur démarche lourde, par de naïves séductions. Avec quelle joie elles se poursuivent en criant dans l'eau qui est leur milieu naturel, où elles se sentent moins dépaysées, moins déshéritées. A terre, les pénibles reptations auxquelles les contraignent les entraves de leur nature aquatique, ont quelque chose de pénible et de souffreteux qui force la sympathie. Ces prisonnières dont l'arrière train semble ligoté dans un sac de charbon, possèdent, en revanche, les yeux les plus émouvants, les plus expressifs. (J'ai été tenté, par habitude, d'écrire « les plus humains », si je ne m'étais rappelé à temps que j'ai rarement vu sur le visage d'un homme ou d'une femme, cette beauté du regard que j'aime tant chez les otaries...)

Quoique une prédilection singulière me pousse fréquemment vers le bassin des otaries dans ces lieux divins que sont les jardins zoologiques où revit un peu de l'âme du Paradis Terrestre, je n'aurais jamais eu l'idée de vous parler de ces aimables animaux, si le beau livre de M. Francis de Miomandre n'avait réveillé tout à coup cette sympathie dormante que j'éprouvais pour les compagnes de cette fée qui est l'héroïne de son délicieux récit. Je l'avais toujours soupçonné... : il y avait du fantastique et de la féerie dans le destin des otaries ! Il n'était pas possible que cette enveloppe, à la fois si charmante et si disgracieuse, ne dissimulât pas quelque secret !

Certes, je n'aurais pas osé penser à une de ces métamorphoses comme nous en racontent les vieux contes de fées où l'on voit une mégère hirsute, branlante et brèchedent, devenir tout à coup une ravissante princesse de quinze ans, parce qu'un jeune homme a surmonté sa répugnance et baisé les lèvres flétries.

J'aurais dû m'en douter, quand je voyais les otaries se pour-

suivre, rieuse, à travers les vagues : j'aurais dû penser à quelque sortilège emprisonnant les compagnes de Nausicaa, à un philtre précipitant sous cette noire enveloppe les sirènes mordorées et céruléennes le miracle qui devait rendre à cette hybride créature, qui tient du chat et du poisson, la noblesse de son homogénéité quasi divine, je ne supposais point que M. Francis de Miomandre en serait le magicien.

Et pourtant, voila que le miracle s'est accompli. Le héros du livre a pu paraître ridicule à certains, en adoptant cette otarie disgrâcié que la mer lui a offerte. Le personnel des hôtels s'en est choqué, comme s'il y avait inconvenance à partager sa chambre avec une jeune personne qui n'est ni chair ni poisson, et les lecteurs de sens *rassis*, ont dû maugréer — je les entends ! — quelle histoire invraisemblable... Un homme qui promène partout une otarie avec lui, et, par surcroît, une otarie qui parle...!

Car elle parle. Non pas cette langue inexpressive des phoques, auxquels on apprend tant bien que mal à dire : maman, ce qui est déjà une bien jolie réussite du sentiment filial. L'otarie de Francis de Miomandre parle comme vous et moi, beaucoup mieux que vous et moi, plutôt, parce que son parrain, son sauveteur, le magicien, enfin, lui fait dire toutes sortes de choses charmantes.

Elle parle, délicieusement, comme un poète qui sait deviner et décrire les nuances les plus subtiles des sentiments, des images, des passions, des couchers de soleil, des vagues. Elle parle... et elle danse ! « Spectacle inoubliable. Jamais je n'aurais pensé qu'une créature d'un aspect si lourd pût déployer tant de grâce. Miracle de la volonté. Toutes les ballerines du monde se servent de leurs jambes. Il en est même qui font assurer à des prix fous ces instruments de « leur travail » comme elles disent. Je compris, en regardant Otarie que ces femmes emploient pour triompher un moyen vraiment trop facile. Des jambes ! Autant dire des ressorts loués à la séance ! Otarie dansait sur elle même, loyalement, avec une élasticité et une légèreté inexprimables, de tout son buste fuselé, ondulant, et sans aucune de ces provocations sexuelles qui rendent les danses orientales, par exemple, si choquantes. C'était d'une chasteté exquise, d'une innocence absolument édénienne. Je ne tardai pas à éprouver un enthousiasme si grand que je l'exprimai par des cris et des applaudissements, comme au théâtre. Lorsque ce fut fini, je lui ouvris les bras. Elle vint y tomber dans un grand élan de tout son être mais sans aucune coquetterie Comme un enfant oui, comme un enfant qu'elle était restée, malgré sa grande taille et les extraordinaires intuitions de son intelligence. »

Cette otarie qui rêvait de la terre, qui s'émerveille naïvement

de tous les prestiges terrestres, cette Otarie si tendre si amoureuse — vous relirez plusieurs fois la scène exquise de la déclaration, — vous l'avez deviné, n'est-ce pas, ne pouvait pas être une simple et vulgaire amphibie. Si le lecteur *de sens rassis* a eu la force de résister à toute cette exquise poésie qui ne peut éveiller chez lui, naturellement, que méfiance, indignation et ressentiment, s'il n'a pas rejeté avec colère les péripéties de cette touchante et merveilleuse liaison, il a appris enfin qu'Otarie était une fée, la fée de la mer.

Je crois, alors, que le réaliste le plus borné, le plus têtu, n'a pas résisté lui non plus, à l'immense fête de cette résurrection. Ni le Raphaël de la Farnesina, ni Tiepolo l'admirable, n'ont pu composer plus magnifique triomphe pour célébrer la gloire marine de la Déesse. Un vaste plafond rococo, entre des stucs représentants des plumes des jets d'eau, des singes, d'irréelles fleurs et de capricieuses rocailles, serait nécessaire pour donner à cette apothéose une demeure digne de son peintre.

Jamais Amphitrite ni Galathée n'ont connu cortège aussi brillant, aussi mélodieux. Toutes les magies que Francis de Miomandre garde en réserve pour ses lecteurs éblouis et reconnaissants, brossent à grands traits cette fresque. Ironique et miraculeux triomphe sous-marin, où l'heureux compagnon d'Otarie partage avec sa bien-aimée, qui a reconquis son véritable aspect, le royaume des mers. Les monstres classiques, les sirènes traditionnelles — mais rajeunies, encore qu'éternellement jeunes, — quelques animaux étranges et paradoxaux, aussi, assistent à la cérémonie. Il y a là le coup de baguette du sortilège marin que Shakespeare a si bien compris, il y a toutes ces métamorphoses en « quelque chose de riche et d'étrange » que peuvent faire du plus banal cadavre de noyé un incroyable chef-d'œuvre, avec un grain d'extravagance baroque, ironique dans son emphase, mais où la nuance d'ironie ne détruit jamais cette pûre et radieuse harmonie que Francis de Miomandre, entre tous nos écrivains, excelle à construire. Que cette ironie qui parsème ses livres les plus tendres et les plus abandonnés, comme ces parcelles d'épices orientales qui relèvent et accentuent encore la saveur des confitures et des parfums, collabore à cette harmonie et la rehausse, c'est là un des miracles de la poésie, comme on n'en trouve que dans les féeries anglaises, chez Tieck, parfois chez Hoffmann.

« Nous traversâmes une longue galerie entre deux haies d'Hippocampes sévères et nous débouchâmes enfin dans une salle immense, dont le plafond arrondi en coupole à deux cents mètres au dessus de l'assemblée, versait une lumière à la fois éclatante et douce, et, en quelque sorte, savoureuse, car c'était

elle aussi que, à n'en pouvoir douter, nous respirions, parfum substantiel... Un trône se dressait au fond de la salle, vide mais gardé par vingt quatre Espadons, sabre au clair, visiblement décidés à défendre l'absence royale au péril de leur vie... Toutes sortes d'êtres étranges et que je n'avais jamais vus, allaient et venaient pleins de dignité comme les gens qui sont arrivés un peu en avance pour une cérémonie des Macropharynx, à la gueule ouverte dans un perpétuel baillement d'extase ; des Mélanocètes, arborant sur toute leur personne la mélancolie des accordéons désaffectés ; des Psychropotes, semblables à des limaces échappées de l'Apocalypse; d'éléphants Maérostomias; des Anatiles sans but précis; des Phormosomes qui ne tenaient pas en place. Sans compter, bien entendu, des centaines d'Eléphants marins, tous charmants, certes, mais dont pas un n'approchait Otarie pour la grâce et la beauté... »

L'histoire d'Otarie s'achève, après cette piquante apothéose, dans cette communion totale avec la mer qui ferme sur un grand balancement de vagues, le livre. Otarie y révèle toute sa véritable et multiple personnalité, riche de métamorphoses comme tous les mirages qu'elle a revêtus et rejetés tour à tour comme des vêtements.

Quels symboles ? Au lecteur de reconnaître ceux qui l'ont touché ceux qui peuvent être efficaces pour lui, et vitaux. Car c'est le moment de redire ici ce qu'écrivait le tumultueux et subtil William Blake maître et roi du monde visionnaire : « Je vous donne l'extrémité d'un fil d'or. Enroulez le en pelote : il vous conduira à la porte du Ciel, bâtie dans le mur de Jérusalem. »

Marcel BRION.

JEUNESSES, par *André Monglond* (Paris, Grasset, 1933, in-8°)

Jeunesses, que publie André Monglond, auteur du *Préromantisme Français* et d'une grande bibliographie critique, *La France révolutionnaire et impériale*, est consacré à des détails particulièrement significatifs de la vie de Rousseau, de Ramond de Carbonnières et de Senancour, étudiés grâce à d'heureuses trouvailles. Le « Journal des Charmettes » est une sorte de livre de raison et de comptes tenu pour Madame de Warens par Wintzenried de Courtilles, entre 1737 et 1739. Or Wintzenried est le successeur de Rousseau dans les bonnes grâces de la douce baronne. De telles femmes grasses, ragotes et indolentes, déclare Monglond, « ne s'attachent profondément à personne, mais elles sont délicieuses pour les passants. » A chaque renouvellement d'ailleurs, Madame de Warens prenait soin de se rajeu-

nir par son amant. Claude Anet avait sept ans de moins qu'elle, Jean-Jacques treize, le successeur de Jean-Jacques dix-sept. Bien qu'elle eut souhaité les voir s'aimer comme des frères, cette période fut assez critique et pénible pour le pauvre Rousseau, qui aurait bien voulu s'incruster aux Charmettes, mais finit par quitter le vallon heureux au mois d'avril 1740. Sur la vie aux Charmettes pendant ces trois années, M. Monglond nous donne avec esprit les détails les plus savoureux, aussi bien au point de vue ménager qu'au point de vue sentimental.

Il n'est pas moins heureux avec les amours de Ramond et le mariage de Senancour. Ce dernier découvrit la forêt de Fontainebleau. Le premier découvrit la montagne; il sentit et fit sentir l'ivresse des ascensions et des altitudes. Il fut d'autre part mêlé à l'affaire du collier, connut intimement Cagliostro et le cardinal de Rohan. D'assez étranges figures de femmes énigmatiques et de névrosés traversent ces récits. D'ailleurs, remarque Monglond, si la mode des anomalies sexuelles a sévi dans la littérature de notre temps, la littérature du XVIIIe siècle, bien des années avant Chateaubriand, a connu une autre maladie, celle de René. L'obsession de l'inceste se rencontre chez l'abbé Prévost « gros de tous le préromantisme et de tant de complications sentimentales nouvelles », aussi bien que dans la tragédie de Crébillon.

Emile DERMENGHEM

LA LYRE D'APOLLON, par *Ernest Britt*, (Paris, Editions Véga, in-8°).

La musique est sans doute le plus complet et le plus fondamental des arts; elle s'adresse à la fois à notre corps, à notre âme et à notre esprit; elle est à la fois émotionnelle et mathématique; elle s'adresse à notre intelligence comme à nos nerfs; elle agit sur notre cénesthésie organique comme elle peut provoquer ou exprimer les plus hauts états mystiques. Les sociétés initiatiques de l'Orient la mettent souvent au premier rang de leurs procédés d'entrainement et les religions n'ont pu trouver en général meilleur moyen de célébrer la divinité. M. Combarieu a pu consacrer naguère un ouvrage aux rapports de la musique et de la magie. Les sociologues ont montré son rôle capital dans l'évolution de la race humaine. Les philosophes de l'Antiquité l'ont considérée sous son aspect cosmique. Pythagore, le grand sage méditerranéen, établit les rapports entre les nombres et les sons et faisait correspondre les planètes aux cordes de la lyre. Platon affirmait que « l'astronomie et la musique sont deux sœurs » et que « la musique n'est que l'image de l'har-

monie céleste ». M. Britt, s'inspirant de l'Antiquité, de la musicographie moderne, de l'astrologie même et de la métaphysique mathématique de Wronski, a entrepris de renouer les liens traditionnels entre la musique et les mouvements célestes et de chercher les lois fondamentales de ces correspondances.

Emile DERMENGHEM.

LE BONHEUR DIFFICILE, par *André Berge*. Bernard Bardeau (Plon).

Le Bonheur difficile est le dernier des trois volumes où André Berge nous dépeint l'enfance et l'adolescence de Bernard Bardeau. Ce livre, comme les précédents, témoigne d'un effort très heureux pour demeurer dans les limites d'une sorte de psychologie descriptive; — c'est-à-dire qu'agissant en romancier et non en philosophe, André Berge ne se reconnait le droit que de situer et de coordonner les expressions d'un caractère; et qu'il en dégage non pas des idées, mais des évènements. Qu'il se conduise en disciple de Paul Bourget, nul ne le contestera. Mais il se trouve que c'est des méthodes analogues à celles de Paul Bourget, honnêtement employés toutefois, que les amateurs de psychologie concrète me semblent devoir s'accommoder le mieux à l'avenir. La qualité dominante d'œuvres comme celle-ci, c'est l'impression reposante que l'auteur connaît assez mal lui-même ses personnages; qu'ils ne sont pas compris par sa pensée mais qu'ils la dominent; et que tout son talent s'est employé à les faire apparaître et à les livrer ainsi avec tout leur poil à l'analyse des théoriciens qualifiés.

Voilà ce qui me paraît recommander en principe le talent et les méthodes d'André Berge. Quant à ses personnages eux-mêmes, je me permettrai de lui déclarer qu'ils ne m'intéressent en rien. Je n'en dois pas moins reconnaitre qu'ils sont fort bien venus.

Joë BOUSQUET.

LA RANDONNÉE, par *Paul Fabre* (Editions des Cahiers du Sud)

Un jeune instituteur, Jean Nandré, va rejoindre son poste, dans le Centre-Afrique. De Bordeaux à Matadi à bord du « Kanem » ; puis vers Kinshassa par le tortillard; en face, Brazzaville, court séjour pour prendre les ordres du Gouverneur Général; la randonnée ne commence véritablement qu'ici, avec la remontée des fleuves, jusqu'à Fort-Archambault, et le reste de la route en *tipoï*, sorte de longue chaise à porteurs. Elle se termine à Abéché, dans le Ouadaï.

La Randonnée n'est donc pas un roman; mais une sorte de carnet de route. A la sincérité de l'accent, on ne peut se méprendre; M. Paul Fabre a vu ce dont il parle. On comprend mal qu'il ait éprouvé le besoin de se dissimuler derrière Jean Nandré. Fauconnier dans *Malaisie*, Malraux dans *Les Conquérants*, la *Voie Royale*, la *Condition humaine*, mêlent une action et des personnages fictifs à leur vision des pays qu'ils ont connus ; ils utilisent des documents réels pour élaborer une œuvre d'imagination; M. Paul Fabre se borne à nous rapporter des documents.

Je me plais à reconnaître que leur lecture est attachante. M. Paul Fabre sait *voir;* ses impressions, il sait nous les faire partager; son style est simple, souvent coloré; on voudrait toutefois plus de pénétration; la surface des choses captive cet amant de la lumière, écarte de lui le désir de voir plus loin, plus profond. Il le sait et le regrette parfois: « En cotoyant tout, tu n'as su rien voir. La lobaye vient de trop loin; toutes ces forêts ne t'ont rien livré de leurs mystères ; toutes ces berges sont restées muettes; chaque village est pour toi un livre fermé.. l'Afrique est immense... » Saisir les aspects fuyants d'un pays importe moins que d'en saisir l'âme unique. M. Paul Fabre, qui a séjourné longtemps dans le Centre-Afrique, se doit de nous apporter bientôt un témoignage plus complet sur l'âme africaine.

Gaston MOUREN.